

Troisième année, N° 40

Publication hebdomadaire

Un an : 25 frs ; six mois : 15 frs.

Le numéro : 75 centimes

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM !...

vendredi 28 décembre 1923

Sommaire :

Propos d'un prêtre et d'un laïc

sur les œuvres catholiques

Abbé Jacques Leclercq

Un hussard roi : Murat

Louis Madelin

Le cinquantenaire littéraire

de M. Paul Bourget

Chan. Paul Halflants

Le Bienheureux

Richard de Sainte Anne

Omer Englebort

Le tourment de l'unité chez Barrès

Firmin van den Bosch

Les idées et les faits : Chronique des idées : Charles Loyson, J. Schyrgens.

— Enquête sur le nationalisme, Fern. Deschamps. — France.

La Semaine

❖ Que penser, au point de vue européen, de l'année qui finit ? 1923, c'est la Ruhr, la Ruhr qui aura eu une influence décisive dans la guerre « diplomatique » qui fait suite à l'autre guerre. Il y a douze mois, on se trouvait acculé à l'occupation. A Londres comme à Berlin on était sûr d'un rapide et complet échec franco-belge. Anglais et Allemands se sont trompés et leur erreur a corrigé — oh ! bien malgré eux ! — le mauvais Traité de Versailles. Certes l'Allemagne n'a toujours pas payé mais sa détresse est extrême et son unité est détruite. La France a brisé l'hégémonie prussienne, non pas en 1918, mais en 1923. Il faut évidemment déplorer avec le Saint-Père que la Paix ne soit pas réalisée encore, mais, à qui la faute ? A une Allemagne qui s'est obstinée à ne pas réparer ses crimes, et à une Angleterre qui s'est trompée sur l'état de l'Europe et sur son véritable intérêt.

❖ Congrès extraordinaire du Parti Ouvrier Belge. On tenta d'y rallumer la guerre scolaire. Si nous ne voulions éviter à notre chère Patrie, aux heures troubles d'une Europe agitée, de dangereuses querelles intérieures, nous nous empresserions de dire à ces Messieurs : vous voulez la guerre ? Allez y ! et... merci !...

❖ Grand procès politique en France, où il apparut une fois de plus combien les passions politiques sont vives chez nos voisins, et à quel point la Justice — la vraie ! — se trouve compromise en régime parlementaire et démocratique. Que des bourgeois acquittent une anarchiste parce que sa victime était antirépublicaine — comme si les anarchistes français n'étaient pas autrement dangereux pour la troisième République que les royalistes de l'Action Française — voilà ce que l'observateur étranger ne peut comprendre.

Bruxelles : 38, Boulevard Botanique.

CHOCOLAT

D
U
C

CHOCOLAT



DU C ANVERS

LA

GRANDE

MARQUE

BELGE

Application générale de l'électricité

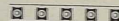
A. CORMOND

LUMIÈRE - FORCE MOTRICE

LUSTRERIE - ABAT-JOUR

1, Rue de Gravelines, BRUXELLES

PARQUETS

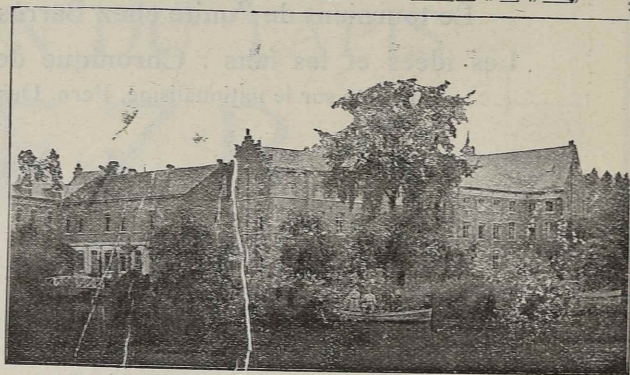


JULES DE WAELE

Rue Saint Hubert
Woluwe St-Pierre

Téléph. : 32194

Institut S^{TE}-ANNE



DIRIGÉ PAR LES

SŒURS DE L'UNION AU SACRÉ-CŒUR

situé dans un coin du pays brabançon

à HOEGAERDE (près Tirlemont)

au sein d'un vallon choyé par la nature

entouré d'un parc de 7 hectares

SECTION MÉNAGÈRE SUPÉRIEURE

SECTION DES LANGUES MODERNES

Chaque élève jouit d'une chambre garnie

Prix de la Pension : 1800 francs

Propos d'un prêtre et d'un laïc sur les œuvres catholiques

Au cœur de notre capitale, la place du Jeu de balle est le centre d'un trafic intense et pittoresque de valeurs non cotées en Bourse, parfois plus dignes de l'intérêt du sage que celles sur lesquelles se fonde la fortune des banqueroutiers. On y trouve, en un microcosme, toute la synthèse de l'industrie humaine au point d'aboutissement ; les esprits habiles y font des coups heureux. Quiconque se laisse prendre à l'enchantement du *Voddenmarkt* ne s'en détache plus.

Je craignis un instant que tel ne fût le sort de mon ami Philandre lorsque je l'aperçus immobile devant un étalage où sur trois mètres carrés de terre battue s'alignait la splendeur de six cent quatre-vingts tasses, jattes, écuelles et bols de modèles différents, tous différents, aucun entier.

— Décidément, lui dis-je, vous êtes universel. Rien de ce qui est humain ne vous est étranger.

Il sourit avec condescendance dans sa barbe fleurie.

— Je viens de visiter mes pauvres, me confia-t-il, et je cours à mes affaires. Ne trouvez-vous pas qu'il faudrait supprimer les conférences de Saint Vincent de Paul ?

— Pan ! lui dis-je, attaque brusquée une fois de plus. Attendez que je me remette... Là... ! causons. Pourquoi en êtes-vous si vous voulez leur suppression ? Pour les tuer plus sûrement ?

Philandre sourit à nouveau.

— Eh non, dit-il, pour un motif moins perfide et plus simple : parce que j'aurais tout le clergé de ma paroisse pendu à ma sonnette si je n'en étais pas. Mon curé s'imagine que c'est cela qui va sauver le monde !

— Jusqu'ici elles ne l'ont pas perdu ! opinai-je...

— En êtes-vous sûr ? interrogea Philandre, très sérieux. Pratiquement qu'arrive-t-il ? Quand nous avons dépensé notre argent et nos peines pour les pauvres, ils s'affilient à la Maison du Peuple...

— Et vous pensez, lui dis-je, que c'est grâce à vos bons soins... ?

— Ne riez pas, me dit Philandre. A quoi tend la charité chrétienne ? Quel est son but ? Remplir les ventres ? Permettre une digestion quiète après un bon dîner ? Vous savez bien que non.

— D'ailleurs, interrompis-je, nous pouvons être très tranquilles à ce point de vue. Malgré toute la largesse de vos aumônes, les bons de pain que vous portez à vos chers pauvres n'ont encore jamais causé de gastrite à personne !

— N'empêche, conclut Philandre, que ces bons et secours matériels, abondants ou minimes, ne peuvent constituer la fin de notre charité. Ce sont les âmes que nous devons viser.

Or, tandis que nous soulageons les corps, c'est la Maison du Peuple qui prend les âmes. Absurdité et ironie ! Les matérialistes prennent les âmes, et nous qui, soi-disant, sommes le parti de l'esprit, nous n'atteignons que les corps ! Voyons, Monsieur l'abbé, est-ce raisonnable, cela ?

Philandre soulevait là une question qui n'a pas été sans me troubler parfois. Le mal, on le voit bien, mais le remède ! Accuser la corruption des hommes est facile, mais peu efficace. Je me plongeai, un instant, dans la contemplation d'un étalage de caoutchouc, entassement informe de déchets d'ateliers et de produits de crevaision, rappelant vaguement un grouillement de méduses dans un bain d'eau de lavasse.

Les ayant tous examinés l'un après l'autre, tous les carrés, tous les rectangles, les pentagones et les triangles, je ne me sentis pas en état de prendre l'offensive, et me bornai à une prudente question :

— Croyez-vous, dis-je, que la Maison du Peuple aurait un affilié en moins si nous supprimions les conférences de Saint Vincent de Paul ? Nous ne faisons pas la charité, après tout, pour le profit, et nos aumônes ne peuvent être des placements de reconnaissance. Nous faisons le bien pour le Bon Dieu, par amour désintéressé des âmes ; et quand votre expérience prouverait l'ingratitude humaine, elle prouverait une vieille vérité.

— Je prétends tout au contraire, me dit Philandre, constater une vérité nouvelle. Vous dites très bien que nos œuvres doivent partir de l'amour des âmes. Faire du bien, c'est tâcher de contenter les hommes, dans l'ordre de la justice et de la charité ; c'est tâcher de rendre les hommes heureux. Or je prétends qu'*aujourd'hui*, — et ceci est une caractéristique de notre temps —, quand vous donnez une aumône à un pauvre, il la reçoit comme une insulte !

Les pauvres ne veulent plus d'aumônes, ils veulent des droits. L'aumône leur apparaît comme une insulte, parce qu'ils sont convaincus que la nécessité de l'aumône résulte d'une injustice sociale, et qu'ils pourraient vivre sans aumônes si la société était rationnellement organisée. Et n'ont-ils pas raison, au fond ? Est-ce juste, dites-le-moi, qu'un ouvrier chargé de famille ne puisse, malgré les hauts salaires, suffire aux besoins des siens, et doive être soutenu par charité ? Est-ce juste que la moindre maladie le mette dans la misère ? D'ailleurs, peu importe. Je ne discute pas la question de justice, je discute la question de fait. Et le fait le voici :

Si je vais trouver un pauvre et si je lui donne cent sous, il m'en demande immédiatement cent autres, et quand je tourne le dos, il me crache dessus. Mais si, allant trouver le même pauvre, et si, gardant mes cent sous dans ma poche, je lui dis : « Mon ami, vous êtes une victime de l'injustice sociale. Il faut exiger du gouvernement une loi qui vous ac-

corde les cent sous auxquels vous avez droit », mes cent sous restent à moi, et le cœur du pauvre m'est acquis. Or, c'est cela que font les socialistes ; ils parlent de leurs droits aux ouvriers, ils organisent des institutions qui revendiquent ces droits et les protègent ; ils font payer ces institutions par les ouvriers, et en même temps qu'ils attirent les corps, dans leurs boulangeries qui *vendent* le pain et ne le donnent pas, ils attirent les âmes à leur parti et à leur doctrine. Leur travail est efficace et il ne leur coûte rien. Nous versons les millions et notre seul profit est d'apprendre chaque jour que le tonneau des Danaïdes n'est pas une légende...

Je conclus : la charité s'adresse aux hommes tels qu'ils sont. Voulons-nous pratiquer la véritable charité et tâcher de rendre heureux le peuple, il faut lui donner ce qu'il désire, non les aumônes dont il ne veut pas, mais les institutions et les droits qu'il demande. Au lieu de distribuer notre argent à des pauvres qui nous haïssent d'autant plus, et avec nous la doctrine que nous représentons, consacrons notre argent à former des propagandistes, à soutenir ces admirables écoles sociales, comme celle qui vient de s'ouvrir à Louvain, à former des secrétaires de syndicats qui défendent les droits du peuple... Ils ont beau jeu ces bons chrétiens qui résistent désespérément à toutes les tentatives d'amélioration du sort des classes laborieuses, qui repoussent d'avance, sans examen, rageusement, toute proposition tendant à assurer le sort de l'ouvrier, tendant à relever le peuple, ils ont beau jeu, après cela, à venir faire l'aumône de quelques-uns des bénéfices qu'ils ont réalisés sur les pauvres mêmes qu'ils assistent !

— Je ne pense pas, dis-je, que les ouvriers, en ce moment, soient encore si mal payés. Que ne parlez-vous plutôt des employés ?...

— Il n'importe, reprit Philandre, je ne discute pas si dans telle industrie, dans telle profession il y a ou non progrès. Dans l'ensemble, la situation du peuple est meilleure qu'il y a vingt ans, je vous l'accorde ; les employés, les demoiselles de magasin, les dactylographes sont aujourd'hui plus mal traités ; ils sont traités d'une façon révoltante, qui crie vengeance au ciel, croyez-le bien, et quand M. Anseele proclamait que l'ajusteur était aussi bien payé que l'ingénieur, l'iniquité que reconnaît cette boutade, n'était pas que l'ajusteur fut bien payé, mais que l'ingénieur le fut honteusement.

Mais si le sort du peuple s'est amélioré, à qui revient l'honneur ? Aux socialistes d'abord ; puis aux quelques malheureux démocrates-chrétiens que vilipendent la plupart des nôtres. A qui revient la reconnaissance populaire ? Aux socialistes, aux socialistes seuls, parce que les démocrates, ceux qui *aiment* le peuple, sont traités parmi nous comme des brebis galeuses, et que le monopole de l'orthodoxie est revendiqué par nos Messieurs de Saint-Vincent, représentants officiels de la charité catholique qui veulent faire l'aumône, et refusent de rien accorder par justice. Cultiver la pauvreté pour avoir l'occasion de pratiquer la charité en assistant les pauvres, la belle formule sociale !

— Et le beau réquisitoire ! lui dis-je. Vous eussiez fait un ministère public parfait ! Souffrez donc qu'à mon tour, je fasse non l'avocat de la défense, mais le conseiller rapporteur qui cherche à condenser dans un projet d'arrêt tous les éléments de la cause.

Je commence par vous donner raison sur un grand nombre de points, en repoussant seulement les insultes que vous prodiguez à tant de braves gens, bons chrétiens bienfaisants. Il est tout à fait exact que la première et la plus grande cha-

rité que nous puissions avoir dans l'ordre temporel, consiste à rechercher une organisation sociale aussi juste que possible où tout homme puisse se suffire par son travail, et où tout père de famille puisse subvenir aux besoins des siens quelque nombreux qu'ils soient. Cependant remarquez que notre position, à cet égard, n'est pas, et ne peut être tout à fait, celle des socialistes. Ceux-ci représentent seulement les ouvriers, et, en réalité, ils ne recherchent pas tant la justice que l'intérêt ouvrier. Nous visons la justice sociale générale, la justice sociale pour tous, pour les dirigeants et les dirigés, les producteurs et les consommateurs, les employeurs et les employés, les intellectuels et les manuels. Et à ce propos constatez que nous sommes, entre autres, presque seuls, en ce moment, à nous occuper de cette petite bourgeoisie dont vous disiez, il y a un instant, que sa situation est la grande plaie sociale de l'heure.

Cherchant la justice pour tous, il nous faut constater qu'il y a des intérêts ouvriers qui ne correspondent pas à des droits, qui s'opposent parfois à d'autres droits. Si je blâme avec vous cette hostilité systématique à toute revendication ouvrière, qu'on trouve chez certains membres de la haute bourgeoisie, je dois blâmer de même l'état d'esprit contraire de certains démocrates. Êtes-vous d'accord ?

Philandre approuva d'un signe de tête équivoque dont je me contentai, et je repris :

— Cela étant, notre sollicitude doit aller en ordre principal aux œuvres d'organisation sociale. Tout d'abord, comme nous vivons en démocratie, chacun de nous, à titre de citoyen, a son mot à dire dans la chose publique, et il doit se servir de cette part d'influence pour hâter le règne de la justice. Il doit aider tout ce qui y aide, spécialement les institutions de toutes sortes qui rendent les faibles plus forts, plus indépendants, plus capables de se suffire, non seulement les syndicats, les mutualités, les coopératives, les associations professionnelles ou commerciales de toutes espèces, mais encore les œuvres de formation intellectuelle, professionnelle, religieuse, les écoles du soir, écoles sociales, écoles de métiers, cercles d'études, patronages, scouting, associations d'écoliers, que sais-je ? les œuvres innombrables répondant aux mille aspects de la formation humaine jusqu'aux fanfares et aux jeux de balle... Le primat des œuvres de formation est une vérité d'évidence. Si j'assiste une famille pauvre pendant toute ma vie, je la laisse, en mourant, aussi pauvre que le premier jour. Au contraire, si, par l'instruction professionnelle, je fais d'un apprenti un ouvrier d'élite, si je dote le peuple d'institutions de prévoyance, je lui donne quelque chose qu'il garde et qui l'élève.

Vous voyez donc que nous sommes d'accord au moins pour les trois quarts de ce que vous avancez. D'ailleurs, mon attitude est simplement celle de l'Église : voyez combien nos évêques nomment de directeurs d'œuvres de toutes sortes, directeurs d'œuvres sociales, d'œuvres féminines, d'œuvres de jeunesse ; tous prêtres uniquement consacrés à ces tâches. Jamais on n'a fait l'équivalent pour les œuvres purement aumônières.

Mais où je me sépare de vous, c'est lorsque vous voulez détruire. Supprimons, dites-vous, les conférences de Saint-Vincent de Paul. Je réponds : non, soutenons-les à la place modeste qui leur convient.

Elles n'auront plus que faire, dites-vous, quand régnera la justice sociale ? Mais elle ne règne pas encore, et il y a des malheureux, en attendant.

Et puis quand régnera-t-elle votre justice sociale ? Régnera-t-elle jamais ? Croyez-vous qu'on arrivera jamais à cette société idéale où toutes les institutions seraient parfaites ? Non, non, mon cher Monsieur, évitons de bâtir des palais sur le sable, et de chercher l'île d'Utopie. Mettons *plus* de justice dans notre société, luttons contre tous les abus, tendons vers l'idéal, diminuons le nombre des malheureux et la rigueur de leur misère, mais ne nous berçons pas de l'espérance vaine d'un grand soir où sur l'Humanité pacifiée et heureuse se couchera le soleil radieux de la prospérité universelle. Non, non, je vous en prie, n'imitons pas ceux qui, pour qu'on les suive, entonnent le chant trompeur des promesses impossibles. Il y aura toujours certaines injustices, et toujours la charité catholique devra s'ingénier à réparer par l'amour ce que la justice n'a su construire.

Je vais plus loin, et vous devez me suivre plus loin. Toute misère n'est pas injuste. Et ceci est un point où nous devons nous séparer de la sociologie socialiste. Il est vrai qu'une organisation sociale parfaite rendrait tout citoyen *capable* de se suffire. Mais il est faux que le jour où tout le monde *pourra* subvenir à sa vie, tout le monde le *fera*. Ce droit dont les socialistes font l'article premier de leur credo, droit à ce que la société procure à tout homme de quoi vivre, est faux, car l'homme n'a droit de vivre que s'il remplit son devoir qui est de travailler pour vivre, et celui qui ne vit pas dans le devoir, n'a nul droit de vivre par le travail d'autrui. La pension de vieillesse, par exemple, accordée à tout homme dans les mêmes conditions, qu'il ait bien ou mal vécu, est une hérésie philosophique et un défi à la justice.

Or, vous arriveriez même à votre société où luirait l'astre de la justice idéale, que les hommes qui la composeraient seraient des hommes réels, non des « homo philosophicus ». Il restera des vaniteux qui consentiront au travail, mais non à celui dont ils sont capables, il restera des paresseux qui ne travailleront pas ou travailleront mal, des débauchés qui se ruineront, des vicieux de toutes sortes, des malfaiteurs. Il restera des malheureux, malheureux par leur faute, malheureux n'ayant droit à rien, pas même à être plaints, malheureux que la société pourra, devra même, en pure justice, abandonner à la conséquence juste de leurs fautes. Et pour ces malheureux alors la charité devra intervenir. La justice doit les abandonner, la charité ne les abandonne pas, car elle dépasse la justice, et elle reste leur seul et leur dernier espoir. Notre charité va vers toutes les misères, imméritées ou même justes, parce que, dans tout malheureux, elle voit un frère, parce que toute souffrance rappelle l'agonie de Jésus, parce que, dans la justice seule, il n'est point de salut, et que l'économie du monde racheté par notre Maître, se fonde sur la justice, mais dans et sous la charité.

N'attaquons donc pas, cher Monsieur, la noble vertu de l'aumône, legs précieux des siècles chrétiens. Employons bien nos aumônes, rien de mieux, soutenons de préférence les œuvres qui fécondent l'aumône, mais de grâce, s'il reste des malheureux, et il en reste, n'attaquons pas les braves gens qui les secourent, au lieu de les laisser moisir dans leur misère au son de discours vengeurs sur l'âge futur de la parfaite justice qu'ils ne verront pas venir.

Ces discours nous avaient conduits loin de la place du Jeu de balle. Par la rue Blaes, aux vitrines de laquelle les marchandes s'entassaient comme dans un entrepôt, nous avons atteint le boulevard du Midi, où des joueurs de balle exclus de la place qui leur doit son nom, s'exerçaient au noble jeu traditionnel des Bruxellois.

Philandre ne répondit rien tout d'abord, puis il dit à mi-voix :

— Encore faudrait-il que l'aumône vint de la charité, de la vraie charité du cœur, et non de quelque tradition desséchée. Si les pauvres sentaient qu'ils sont aimés, et que cette distribution de bons de pain est autre chose qu'un geste rituel de la correction chrétienne !...

Cette remarque était si juste que je ne la relevai pas. Elle tomba dans le silence lourd de réflexion comme la pierre dans le sol qu'elle creuse et où elle reste. Les joueurs poussaient des cris ; nous admirâmes la souplesse de leurs bonds et l'harmonie de leurs formes.

Abbé JACQUES LÉCLERCQ.



Un hussard roi : Murat ⁽¹⁾

La vie des héros de la Révolution et de l'Empire offre au conférencier un chapitre toujours piquant. C'est le premier.

Michel Ney, futur maréchal et prince de la Moskowa, grossoyant comme clerc dans une étude de procureur où il pourrait condoyer Moreau, le futur vainqueur de Hohenlinden qui, en 1789, achève son droit ; le Révérend Père Fouché, faisant, sous la soutane râpée de l'Oratoire, la classe de sixième à ses bambins, en attendant le Ministère de la police générale avec huit cent mille livres de rente et le duché d'Otrante ; l'étudiant Robespierre, basochant aux côtés de son futur ennemi Brissot, chez M. Noleau ; M. l'abbé Sieyès, prêchant à des dévotés, faute de pouvoir encore donner des constitutions à la France ; le pasteur Jean Bon St-André, commentant la Bible aux Huguenots du Midi, cinq ans avant d'être, au Comité du Salut Public, le chef de la Marine républicaine ; et Carnot, petit lieutenant du génie, enfermé dans ses mathématiques six ans avant d'être, au même Comité, l'organisateur de la victoire, nous intéresseront toujours, et non moins la blanchisseuse Catherine Hertscher, duchesse de Danzig, lavant le linge des duchesses demain proscrites, ou le beau sous-officier Bernadotte, le sergent Belle Jambe, faisant tourner les têtes des soubrettes de sa garnison, en expectative du trône de Suède.

Je ne sais cependant si, de tant d'acteurs du drame, il en est un dont l'existence étonne, amuse et émeut plus que Joachim Murat, le fils de l'aubergiste, devenu maréchal, grand-duc en Allemagne, roi en Italie, beau-frère d'un empereur et de trois rois et cousin de l'Europe — et tombant, après vingt ans de carrière, sous les balles d'un peloton d'exécution dans une forteresse des Calabres.

Je ne pense jamais à lui sans me rappeler un souvenir de voyage. Sur la route de Calabre, la diligence m'emporte : beau chemin de montagne dont j'admire les courbes savantes. A côté de moi, le *veturino* fouette ses petits chevaux en sifflant un air populaire. Je l'interromps :

- Belle route !
- Magnifica !
- Qui l'a faite ?... Le gouvernement actuel ?

Haussement d'épaules dédaigneux :

- He ! *Questi Piemontesi !*
- Les Bourbons alors ?

Le cocher crache avec mépris.

- *Mache ! Questi Borbonacci !*
- Alors qui ?
- *Giovacchino* (Joachim).

(1) Conférence faite à la tribune des Grandes Conférences Catholiques.

— De quelle famille royale était-il ? questionné-je avec une feinte candeur.

— Non so.

Je le presse. Ce qu'il savait, c'était qu'un roi très superbe — *superbissimo* — un soldat qui jetai par terre tous ses ennemis, avait régné, il y avait bien et bien des années, *tanti e tanti anni* ! Il était beau ; il aimait le peuple ; il distribuait de l'or ; il faisait des routes ; les *Borbonacci* l'avaient égorgé.

Pour lui, ce Joachim rejoignait dans la nuit des temps les héros mythologiques : Hercule, Thésée, tout au moins Tancrède de Sicile et Bohémond. D'où ce héros fulgurant et bienfaisant était-il sorti ? Qu'importait ?

C'est, aux yeux de ces petites gens italiens, ce Murat, un demi-dieu, qui enlevait les cœurs et les bataillons, tous les panaches et les broderies d'or, dans la triple auréole de la beauté, du courage et de la fortune.

Il y a, lorsque la chose est possible, quelque chose de passionnant à se pencher sur le berceau d'un demi-dieu. Le berceau de Murat est dans le Quercy, entre Auvergne et Gascogne. Mais Murat est du versant gascon. Et, d'ailleurs, élevé à Cahors, ayant fait ses premières armes à Carcassonne, — car, de bonne heure, il a vu Carcassonne, — il garde et promène, à travers l'Europe, avec les cheveux soyeux et sombres, les yeux de velours, le teint ambré du Midi, l'inimitable accent de sa province.

Ces Murat habitaient la Bastide-Fortunière depuis un siècle. Les parents étaient des cultivateurs peu aisés qui avaient ouvert cabaret. On nous a, récemment, donné le contrat de mariage par lequel la mère de ce futur roi de Naples apporte à l'aubergiste, son futur époux, une dot de quatre cent vingt livres, « plus six linçons de toile, quinze canes de toiles, une écuelle, une assiette, une cuillère d'étain, une brebis avec son anian et un coffre ».

Cette Jeanne Murat verra son fils sur le trône grand-ducal de Berg. Elle verra la fille de son autre fils, André, épouser le prince de Hohenzollern-Sigmaringen.

Mais, vers 1780, elle ne portait pas si haut ses ambitions. Elle se croyait, cependant, bien ambitieuse. Fort dévote, et ayant eu douze enfants, elle aspirait à en vover un au sacerdoce. Joachim, intelligent et d'esprit vif, parut désigné. Elle voulait le voir curé de la Bastide. C'est pourquoi, aussitôt sorti du collège de Cahors, le petit homme entra au séminaire, à Toulouse, où il prit le petit collet, — la soutane, dirions-nous maintenant.

Lui, n'y tenait pas. Toute son enfance, il avait aimé les chevaux et la vie au grand air. Car, en sabots, il enfourchait les bêtes de culture et se lançait en des courses folles. Vous pensez si, dans les froides salles des Lazaristes, il se sentait la nostalgie de l'auberge et des champs.

Un beau jour, le régiment des chasseurs des Ardennes passa à Toulouse, se rendant d'Auch à Carcassonne. Le vigoureux séminariste s'échappe de la sainte maison, court au colonel, demande à s'engager, et, avec son habit de lévite, part incontinent à cheval avec ses nouveaux camarades. C'était en 1787.

En 1789, il dut quitter l'armée, où il était devenu maréchal des logis. C'était un soldat terrible, casseur d'assiettes, d'un tempérament éfréné. Il fut congédié après une affaire, et rentra fort penaud à la Bastide.

Vous pouvez supposer, Mesdames, comment il y fut reçu, notre futur roi :

— Polisson ! Vaurien ! Propre à rien !

Il ne trouva, pour gagner sa vie, qu'une place de commis chez un mercier de Saint-Céré. Marbot, fils d'un châtelain des environs, Marbot qui devait un jour sabrer sous les ordres de Murat, lui avait vu, vers 1789, apporter des marchandises à sa mère — du moins il le raconte. Croyons-en Marbot, quoique celui-ci ne soit pas simplement du versant gascon, mais en plein.

Joachim, en tous cas, végétait quand le Département fut appelé à envoyer un député à la Fédération Nationale, le 14 juillet 1790. Il fut désigné ; on le trouva si beau à Paris qu'on l'enrôla dans la nouvelle garde constitutionnelle de Louis XVI.

C'avait toujours été un cerveau en ébullition, et depuis le mois de mai 1789, les cerveaux les plus calmes bouillaient. Jacobin exalté, Joachim se trouvait mal, écrivait-il, de se trouver dans un milieu trop tiède. Il sortit des Tuileries, partit pour la Lorraine où l'on s'allait battre, rentra à Toul au 12^{me} chasseurs. Le voilà maréchal des logis et relancé dans la carrière en chantant la *Marseillaise*.

Il était d'ailleurs resté le même : dépensier, toujours à la recherche

d'un louis, hâbleur, frondeur, amoureux de toutes les femmes — j'entends celles qui en valaient la peine, quoiqu'il eût en bon soldat sa payse, une petite Mion, fiancée pleine de bon sens qui se lassa de l'attendre et rendit à l'infidèle une liberté dont il devait un jour user pour épouser une déesse de l'Olympe : Caroline Bonaparte.

* * *

Vous supposez sans peine que, dans ces temps où tout allait vite, il alla vite. Sous-lieutenant, le 15 octobre 1792 ; il en exultait encore de joie que, six mois après, il était capitaine.

Il continuait à joindre à certaines vertus militaires des opinions opportunément exaltées. N'imaginait-il pas faire merveille en signant ses lettres *Marat*, pour faire croire à une parenté avec l'affreux publiciste qu'on proclamait l'« Ami du Peuple » ?

Hélas ! pauvre Murat-Marat ! Il s'y prenait trop tard. Thermidor arrive, et la réaction anti-terroriste. Marat va être jeté hors du Panthéon, traîné au ruisseau. Et on arrête son pseudo-cousin. Il se démente comme un beau diable, proteste. Ah ! je vous assure qu'il a retrouvé la mémoire de son nom, et retrouvé son *u de Murat*.

Moyennant quoi, on le relâche, et, comme toujours, il rebondit. Son étoile voulut qu'il fût à Paris lorsque, le 13 vendémiaire, Bonaparte reçut mission d'écraser l'émeute royaliste contre la Convention agonisante. Il faut, avant tout, enlever promptement de la plaine des Sablons les quarante pièces de canon que les insurgés menaçaient de saisir. Joachim a amené de Marly trois cents chasseurs ; il se précipite, enlève les canons, les amène à Bonaparte aux Tuileries, et c'est avec ces canons que le futur empereur écrase les insurgés sur les marches de Saint-Roch. C'est aussi Murat qui a donné à Bonaparte le moyen de faire — pour la première fois, ne l'oublions pas — du bruit dans le monde.

* * *

Celui-ci ne l'oublia pas. Ce superbe cavalier avait séduit le petit artilleur. Et celui-ci va le pousser, et le pousser encore. Chef de brigade le lendemain, aide de camp du général devenu général en chef de l'armée d'Italie, il sera, le 10 mai 1796, général à vingt-neuf ans. Du reste, toujours bon républicain, il clame contre les tyrans, les despotes, affiche la haine des rois et des aristocrates, — ce qui ne l'empêche pas de faire une cour fort pressante à la belle comtesse Gerardi de Brescia.

Cependant, il a trouvé sa vocation. S'il courtise les belles, il sabre, sabre, sabre éperdument. Il sabre en Italie, à Rivoli où il consomme la victoire, à Rome où il entre triomphalement. Il sabre en Egypte, car le voilà engagé dans cette fantastique aventure des mille et une nuits que connurent les soldats de la République. Ah ! les belles nuits d'Egypte : comme le souvenir de la petite Mion, de la Bastide, est loin ! Et les beaux jours où vingt fois, cent fois, on affronte la mort ! Vraiment il est terrible : les Mamelouks le tiennent pour un diable, ce sultan Murat qu'ils appellent *Mouad* et qui semble presque des leurs avec son teint basané de Maure, ses yeux flamboyants, ses boucles de jais et sa souplesse de démon. Ne les a-t-il pas, à coups de cimeterre, à Doudch, jetés et poursuivis jusque dans les eaux du Nil et à ce point remplis de terreur, qu'il en a anéanti quatre mille en ne perdant que quatre hommes ?

En Syrie, c'est mieux encore : les Arabes et les Turcs, cavaliers merveilleux, ont trouvé leurs maîtres. A St-Jean d'Acre — en pleine atmosphère de croisade — Joachim enfonce, balaye le camp des Damasquins. On l'aperçoit au cœur de la mêlée. Il a adopté le costume oriental : burnous blanc, satins crisse, aigrette au turban, boîtes de maroquin rouge, mais le plus inquiétant est que, complétant le costume, voici un sabre de Damas qui à chaque coup fait sauter une tête comme une fleur rouge de pavot.

C'est à Aboukir — retour de Syrie — que surtout il se distingue : à moitié fou d'héroïsme, il pénètre avec une poignée d'hommes jusqu'à la tente de Mustapha, en plein camp turc, le somme de se rendre. Le chef turc répond en lui fracassant la mâchoire ; Joachim ne bronche pas sous le coup : la figure éclaboussée de sang, il lève son sabre, tranche la main qui tenait le pistolet, jette le Turc par terre et lui met le pied sur la tête.

Le soir même, Bonaparte écrit : « Le gain de la bataille qui aura tant d'influence sur la gloire de la République est dû principalement au général Murat. Je vous demande pour lui le grade de Général de division. Sa brigade de cavalerie a fait l'impossible ». C'est, Messieurs, n'est-ce pas ? l'habitude des brigades de cavalerie françaises.

Lui, blessé, mais content, écrivait cependant à son frère : « On

m'assure que je ne serai nullement défiguré. Aussi, dites aux belles que Murat, pour n'être pas tout à fait aussi beau, n'en sera pas moins brave en amour ».

Tout Murat est là.

* * *

Bonaparte l'amena en France. Il fut de cette petite bande d'« Egyptiens » qui, sur le pont de la *Muion*, portant César et sa fortune, rêvait à d'autres exploits, et qui, sortant de sabrer le Turc, songeait à faire sauter des députés corrompus par les fenêtres du Corps Législatif.

Sur son rôle dans la Journée de brumaire, je me permets de vous renvoyer au récit passionnant que mon cher et regretté ami Albert Vandal a écrit. Lorsque Bonaparte sort — le 19 brumaire — de la salle où les députés délibèrent et de le mettre hors la loi, hagard et hors de lui, Murat est des lieutenants qui l'entourent, l'encouragent à brusquer, à chasser de leur basse-cour ces grands parleurs à toges rouges, que l'irrespectueux Coignet appelle des poules pattées. C'est lui qui, voulant en finir, entraîne les grenadiers dans l'escalier qui mène à l'Orangerie ; c'est lui qui, la porte enfoncée, monte à la tribune, le sabre à la main, criant :

— Citoyens, vous êtes dissous !

Et, comme les trois quarts seulement des députés rouges se sont envolés par les fenêtres, l'ancien soldat jacobin, montrant à ses soldats les représentants du peuple, ordonne :

— Allons ! f...moi tout le monde dehors !

Une heure après, les députés semaient de leurs toges les bois de Saint-Cloud : la nuit tombait, et, comme toujours après la victoire, Murat songeait aux dames. Déjà, il était fort empressé près de Mademoiselle Caroline Bonaparte, encore pensionnaire chez M^{me} Campan, en compagnie d'Hortense de Beauharnais. A dix heures du soir, quatre grenadiers, envoyés par Murat, venaient frapper à la porte.

« Qu'on se figure, écrit la future reine Hortense, quatre grenadiers frappant aux portes d'un couvent de femmes. L'alerte fut générale : M^{me} Campan blama hautement cette manière militaire d'annoncer la nouvelle. Caroline n'y vit qu'une preuve de galanterie et d'amour. »

Mariage devait s'ensuivre. On n'était pas encore bien riche, de part ni d'autre. Le 18 janvier 1800, — trois mois après brumaire, — le général Murat, commandant en chef de la garde consulaire, se consultait, sur ses économies, un avoir de douze mille francs, et Caroline recevait de ses quatre frères aînés une dot de quarante mille francs en espèces.

Le brave Murat n'avait pas fait beaucoup d'économies. Et cela est bien beau après tant de campagnes à travers les trésors des églises italiennes et des palais égyptiens. Lorsque Joachim avait de l'argent, il l'envoyait à sa vieille mère. C'était un fils excellent. La correspondance (en train de paraître) le montre ici sous un jour charmant.

Jeanne Murat — la brave paysanne de la Baside — a pu calculer aux largesses de son fils le chemin qu'il parcourt. De son côté, elle s'acquiesce en lui envoyant des pots de raisiné, « l'envoi de maman », dont le brillant général, aux heures de grande fortune, se délectera et dont il fera largesse aux amis très privilégiés. Le pot de raisiné de la mère Murat, voilà, vraiment, n'est-ce pas, Mesdames et Messieurs, un des jolis côtés de ce caractère.

Du reste, il en a plus d'un. Il faut se figurer ce Gascon qui, déjà à cette époque, a sa physionomie définitive. Il est fort beau, mais il le sait un peu trop et se juge à tous égards irrésistible. Il aime sa mère, il aime sa femme — oui, oui — il adorera ses enfants, mais il est inconstant, volage, se plaisant — des faubourgs aux salons — à faire capotuler les cœurs, comme les places, pour le plaisir. Il est brave jusqu'à la folie, mais c'est avant tout un sabreur ; il perdrait l'armée qu'il commanderait, si on se fiait trop à ses talents de tacticien. Rien d'un grand stratège : il aurait jeté toute une armée dans un trou si, de l'autre côté, il avait aperçu des gens à sabrer. Seulement, il était si endiablé qu'il eût peut-être uriné au trou. D'une imagination folle, il est au fond un cerveau faible, et, ce qui est pire, c'est une âme versatile. S'il a la jactance du Gascon, il en a parfois la ruse. Il flaire les puissants avec l'encens le plus grossier. Il a été, de 1792 à 1795, un révolutionnaire exalté et a plus que personne aidé à jeter par les croisées les derniers députés de la Révolution. Il entoure, en 1800, Bonaparte de flatteries insensées qui font sourire le héros, et il le trahira un jour — très maladroitement, d'ailleurs.

Mais on lui pardonne, parce qu'il est brave et beau. Il rehausse de Panaches bravoure et beauté, aimant les plumes, les fourrures, les

broderies, les diamants, les armes étincelantes, la pourpre et l'or. En somme, un héros d'épopée, un acteur de pièce à grand spectacle. Et la pièce commençait seulement, et elle allait être, vous le savez, Mesdames et Messieurs, à grand spectacle.

* * *

La lune de miel de Murat et de Caroline eut, pour commencer, un théâtre fort beau. Commandant de la Garde consulaire, Joachim logeait aux Tuileries où, dans les décombres hâtivement réparés des appartements de Marie-Antoinette, s'installait une étrange Cour. Caroline en était un bien agréable ornement.

« Sa peau, écrit un contemporain, ressemblait à du satin blanc glacé de rose ; ses pieds, ses mains et ses bras pouvaient servir de modèles ; ses dents étaient charmantes comme celles des Bonaparte. » On menait joyeuse vie, chez les Murat. Les dames y venaient pour le superbe mari, les hommes, pour la charmante femme. Et l'on jetait par les fenêtres l'argent, même celui qu'on n'avait pas.

Mais il était soldat : il fallait bientôt quitter les Tuileries et Caroline. En 1800, Murat, fourré de loure, passe le Saint-Bernard derrière son beau-frère, ou plutôt devant, — car il n'a pas coutume d'être derrière. Et, comme entrée en campagne, il enlève, à Plaisance, d'un premier coup, seize canons, deux drapeaux, seize mille Autrichiens. Il enlève même la femme du général autrichien, la baronne O'Reilly. Et, le soir, il écrit à Bonaparte :

« J'ai eu pour elle tous les égards que l'on doit au beau sexe, quoiqu'elle soit passablement laide. » C'était un mari prudent, et il écrivait à son beau-frère...

Vous pensez que, dans cette terrible et longue bataille de Marengo, où se balançait la fortune de Bonaparte, Murat paya de sa personne. Les vêtements littéralement criblés de balles, il chargeait et rechargeait, faisant, suivant l'expression d'un autre officier, « l'admiration des armées ».

Il resta en Italie, la campagne finie. C'était à contre-cœur. Il était parti en pleine lune de miel : il eût voulu revenir à Paris ou faire venir la délicieuse Caroline en Italie. Des Tuileries, Bonaparte l'admonestait : « Un soldat doit rester fidèle à sa femme, mais ne désire la revoir que lorsqu'on juge qu'il n'a plus rien à faire ». Le malheur est qu'avec ce diable de Premier Consul, on avait toujours quelque chose à faire au service de la France.

Privé de sa jolie compagne, Murat pouvait cependant donner carrière à ses goûts pour le faste. A Florence où il commandait un corps d'observation, il faisait figure de prince. L'ancien chasseur de la République était dictateur de la ville des Médicis : sa correspondance nous le montre morgénant le sénat toscan, installant un grand-duc, prince Bourbon protégé de la République, traitant de haut avec le Pape mais taquinant tous les autres. Du reste, le voici fort revenu des grands principes. « On disait en France, il y a dix ans », écrit-il : « Le moment de la Révolution est arrivé », parce que la Révolution était nécessaire au bonheur et à la restauration des mœurs françaises. Aujourd'hui nous disons : Le moment de la Révolution est passé », parce que nous voulons la paix qui est impossible en Révolution ».

De fait, celui qui se disait cousin de Marat et ennemi des tyrans, revient de loin, mais va loin. S'il se loue d'être de loin, par ses procédés, « agréable à Sa Majesté l'Empereur de toutes les Russies », c'est personnellement qu'il conquiert les faveurs de la Cour de Rome, sa voisine. Il se sent fort, ici, de l'approbation discrète de Bonaparte : celui-ci a compris — étant le plus intelligent des chefs d'Etat — la nécessité de relations au moins courtoises avec la Curie. Murat, envoyé en reconnaissance au Vatican, en a remporté les cœurs. Il a conquis les cardinaux, les patriotes, le Saint-Père. Et comme de juste, grisé de ces hommages, lui-même distribue des sauts. « C'est un bonhomme, écrit de Pie VII l'ancien séminariste ; s'il nous faut un pape, je vous assure que c'est celui-là qui convient aux circonstances ». Sa visite au Pape a donné à celui-ci « de la considération ».

La Cour de Murat prit une nouvelle animation, lorsqu'entin Caroline, dûment autorisée, le rejoignit à Florence, avec le petit Achille. Ce petit garçon fait la joie de son père, une joie sincère, naïve. Dans une lettre à Bonaparte au sujet d'affaires militaires, il glisse un *post-scriptum* de bon papa :

« Achille est charmant, il a déjà deux dents. »

* * *

A Milan, où, commandant en chef de l'armée d'Italie, il s'installe, autre Cour. De là, il vient encore à Rome ; ce Latin sera toute sa vie tenté par Rome ; il y revient comme vers une proie convoitée. Le 19 avril 1803, il dîne au Vatican, et il repart avec trois mille piastres

de diamants. Le voilà qui pousse jusqu'à Naples : là, on lui fait cadeau d'un sàbre de diamants. Il ne devait plus rentrer sur les quais de Santa-Lucia que comme roi.

Bonaparte le rappelle à Paris : gouverneur de Paris. Avant de s'y installer, il veut retourner au vieux pays : il y arriva en grand uniforme brodé. Vous jugez de la joie de la bonne Jeanne : pour la première fois peut-être, elle pardonna à son garçon de n'être point curé de la Baside, et, cependant, il était clair que, si ce gaillard-là était devenu curé, il n'aurait pas attendu dix ans pour devenir évêque, ne fût-ce que pour l'éclat de la mitre et de la crose.

Il ne regrette ni crose ni mitre, lorsqu'il s'installe, le 15 janvier 1804, à l'hôtel Thelusson, qu'il achète cinq cent mille francs, sans compter bien d'autres propriétés. Ah ! l'hôtel Thelusson, c'est bientôt la merveille de Paris : tout le monde veut voir la chambre de Caroline en satin rose et dentelles. Tout le monde veut assister à ses fêtes ! Et il faut en lire le détail dans les pages à la fois si averties et si étincelantes que M. Masson — qui, vous le savez, sait tout — leur a consacrées.

Il est vrai qu'il faut acheter tout cela par de dures consignes. C'est Murat, gouverneur de Paris, qui doit, dans la sombre nuit dont l'ombre enveloppe un instant la gloire de Napoléon, livrer le duc d'Enghien au Conseil de guerre constitué par lui. Ah ! ce fossé de Vincennes ! Il est impossible que Murat ne l'ait pas un instant évoqué, lorsque, dix ans après, il était adossé au mur que nous visiterons ensemble, devant les fusils du peloton d'exécution.

D'ailleurs, il était amplement récompensé. L'Empire le faisait maréchal, prince et grand amiral. Et dans ce fantastique cortège du sacre, je crois volontiers que personne n'éprouva plus de joie à endosser le costume empanaché, endiamanté, adorné et rutilant du sacre, que le maréchal prince Murat, grand amiral, gouverneur de Paris.

Il devait son titre de prince à sa femme. Caroline n'avait pas supporté de rester Madame Murat, lorsque ses belles-sœurs, femmes de ses frères, devenaient la princesse Joseph et la princesse Louis. Elle fit une scène de larmes, presque une crise de nerfs. C'est même au cours de cette scène que Napoléon, excédé, lâcha le fameux mot :

« Ne dirait-on pas que je vous ai volé l'héritage du feu roi notre père ? »

C'est encore comme gouverneur de Paris qu'il reçoit, à l'Hôtel-de-Ville, les nouveaux souverains.

Ce qui est très bien, chez Murat, c'est la belle humeur et presque la joie avec laquelle il abandonne pour la guerre les délices de Paris.

En 1805, au début de la campagne d'Austerlitz, Murat reçoit le commandement de l'armée d'Allemagne. Et il ne s'en tire pas trop mal, quoique les autres maréchaux critiquent fort ses opérations.

L'armée autrichienne a capitulé devant Napoléon à Ulm. Murat, rendu à ses fonctions favorites, doit organiser la poursuite du grand-duc Ferdinand, qui s'est échappé. Il se lance comme un fou à travers l'Allemagne, atteint Werneck, dont il culbute l'infanterie et la cavalerie, s'empare de Neresstetten, de Herbrechtingen, enlève en deux jours trois mille prisonniers, des caissons, des drapeaux ; le 18 octobre, il a quatre mille prisonniers, dont deux généraux, deux cents officiers, cinq drapeaux et quatre-vingts canons. En cinq jours, il franchit cent soixante kilomètres, jusqu'à Nuremberg, dont quatre-vingts dans les deux derniers jours, enlevant sept mille prisonniers et quatre-vingts canons. Rien ne l'arrête, ne le retarde.

« On est rempli d'étonnement, écrit Napoléon quelques jours après, lorsqu'on considère la marche du prince Murat, depuis Albreck jusqu'à Nuremberg. »

Croyez-vous qu'il s'arrête ? Non, non ! Vienne, Vienne, il entend entrer à Vienne, sabrant les derrières de l'armée vaincue. Il faut occuper Vienne, et surtout les ponts du Danube, car, si on les coupe, la campagne est compromise. Il entre à Vienne, le 13 novembre et, incontinent, gagne la tête du pont Tabor avec Lannes. Le pont est miné, prêt à sauter. Un commandant autrichien en occupe le milieu, en tête des canoniers qui, la mèche à la main, vont mettre le feu aux poudres. Murat et Lannes s'avancent, comme en reconnaissance, les mains derrière le dos. Le commandant autrichien, stupéfait, est décontenancé par cette tranquille audace. D'ailleurs, les maréchaux, deux rusés Gascons, crient qu'on négocie la paix. Mais, derrière eux, s'avancent les grenadiers d'Oudinot, qui approchent, jettent au Danube les matières combustibles. Quelques minutes après, le pont est occupé. Et c'est Austerlitz possible.

Il ne s'agit pas ici de raconter la bataille ; mais, sous le soleil d'or arrachant des éclairs à la terre givrée, il me faut cependant vous montrer Murat enfonçant, avec le 2^{me} régiment, la cavalerie russe, coupant l'armée ennemie, enlevant à lui seul sept mille prisonniers, deux drapeaux, vingt-sept canons, tuant ou blessant trois mille soldats du tsar.

Ah ! Messieurs, songeons avec un orgueil immense que ces soldats furent nos pères. Oui, Murat galopait furieusement en tête, le panache au vent, brûlé par la mitraille. Mais, dans la mitraille, les autres suivaient, cuirassiers, chasseurs, dragons ; les autres, c'étaient les grands et les petits soldats de France, paysans de Gascogne et paysans de Lorraine, de Normandie et de Savoie, de Belgique et des bords du Rhin, fils de bourgeois et d'ouvriers, jacobins d'hier ou aristocrates d'avant-hier, officiers et soldats. Ils galopèrent, ardents et impassibles, pointant et sabrant, sans une défaillance, ni dans le cœur, ni dans le bras.

Saluons, derrière Murat, saluons le sang de France qui passe.

* * *

Il était, notre Joachim, avide de gloire. Mais il avait de belles dents blanches, très aérées et entendait mordre aux dépouilles. On lui donna le grand-duché de Berg, taillé dans cette Allemagne, qu'il venait d'étonner. On a consacré tout un livre à Murat, grand-duc allemand. Ce petit paysan du Quercy, il a maintenant une capitale en attendant de plus illustres, Dusseldorf, une Cour, des finances, des ministres, des sujets. Avec quel faste le grand-duc fait son entrée à Dusseldorf, vous pouvez le penser, et avec quel luxe il tient sa Cour de barons allemands et de nobles dames d'outre-Rhin. Et quand il en a assez de ces courtisans un peu lourds, il fait une fugue à Paris où il a gardé son palais — l'Élysée tout simplement.

Mais voici où se retrouve l'admirable soldat. Lorsqu'en 1806, le canon tonne de nouveau ; ce n'est ni à Dusseldorf sous le dais grand-ducal, ni dans les jardins de l'Élysée qu'il faut chercher Murat. Il n'est plus ni prince ni grand-duc : il est — ce qu'il estime bien plus — il est, contre l'ennemi de Prusse, le grand maître de la cavalerie française.

Dès le 7 octobre, il est en campagne. A Schleiz, il met en fuite les soldats de Frédéric-Guillaume qui, écrit-il, « pour courir plus vite, jettent leurs armes, leurs sacs, leurs chapeaux ».

Il marche sur Leipzig, et après avoir forcé la ville avec sa seule cavalerie, rejoint, par un raid de soixante-dix kilomètres, l'Empereur à Iéna, où, dans la mémorable journée du 14 octobre, il déchaine à l'heure voulue ce que Houssaye appelle « l'ouragan de sa cavalerie ».

Mais, comme toujours, c'est dans la poursuite qu'il se distingue. L'admirable poursuite ! Chargé d'achever l'œuvre restée incomplète de mon pauvre maître Henry Houssaye sur la Campagne de Prusse, j'ai vécu des mois avec ces héros, ayant précisément à étudier et à écrire des chapitres où Murat apparaît comme un dieu. Et écrivant ces pages, je m'interrompais moi-même par des exclamations de stupéfaction et d'enthousiasme.

Mais j'avais déjà raconté en une brève conférence cette fantastique randonnée de nos escadrons à travers l'Allemagne terrorisée, affolée, prosternée. Je faisais à Metz, il y a sept ans, une conférence sur notre Lasalle. Au premier rang de mes auditeurs lorrains qui frémissaient d'une joie contenue, vingt officiers prussiens, en tenue, écoutaient, raidés et droits, la main gantée de blanc un peu crispée sur le pommeau du sabre, pâles, des yeux lourds qu'après tout ils avaient voulu entendre réveiller, les prodigieux exploits sous lesquels — en trente-trois jours — la Prusse entière succomba.

En sortant de la conférence, un major prussien dit à un des organisateurs : « Que pouvions-nous dire ? Tout cela est strictement vrai ».

Cela, c'est Murat bousculant, dès le 15, la célèbre garde prussienne devant Erfurt, faisant capituler dans la ville dix mille ennemis, se jetant sur les derrières du prince Hohenlohe éperdu, le poussant, le sabre dans les reins, jusque Magdebourg, investissant la place, passant l'Elbe, nettoyant la route de Berlin, en ouvrant les forts à l'Empereur.

Cela, c'est « l'infatigable grand-duc, comme écrit l'Empereur, renvoyé à la curée de Hohenlohe et sonnant l'hallali, rabattant le gibier, forçant dans Preszlow Hohenlohe à déposer les armes avec dix mille Prussiens, encore devant quatre mille cavaliers de France.

Cela, c'est Lasalle qui, en avant de la curée de Murat, à la tête d'un

régiment et sans un canon, fait capituler Stettin avec six mille Prussiens que protégeaient cent soixante canons.

« Mon frère, écrit Napoléon à Murat, si votre cavalerie légère prend ainsi des villes fortes, il faudra que je licencie mon génie et que je fasse fondre mes pièces. »

Cela encore, c'est Murat qui, derrière Lasalle et Milhaud, brûlant les étapes, parcourant parfois vingt lieues sans débrider, atteint à Lubek Blücher et le force à déposer les armes avec les derniers débris de l'armée prussienne.

Et *cela*, c'est enfin Murat, rentrant de Berlin dans une forêt de drapeaux conquis et venant jeter devant Napoléon la Prusse en lambeaux.

Et *cela*, Messieurs, *cela*, comme disait le major prussien, *cela* est strictement exact.

En Pologne, nouveaux exploits. Mais il me faut m'arracher à de si glorieux souvenirs. Si je m'y attardais, quand sortirions-nous de cette salle ?

Dans cette Pologne où il est apparu tout couvert encore des lauriers de Prusse, Murat a de grandes joies. Étant entré à Varsovie comme partout le premier, il y a été porté en triomphe par les Polonais littérés. Il a alors conçu de grands espoirs. Autour de lui l'on dit que le trône des Jagellons va être relevé et qui y assoirait-on qui en soit plus digne que le beau-frère de l'Empereur ? Être souverain de ce peuple qui naguère encore votait à cheval sous les tuniques fourrées et galonnées, quel rêve pour ce cavalier fastueux ! On ne le voit plus qu'habillé à la polonaise. On lui a fait don du sabre de Jean Sobieski, glaive antique enrichi de pierreries. Il le porte désormais au flanc, mais il a adopté la tunique fourrée, la pelisse polonaise doublée de martre, la culotte blanche dans les bottes basses en cuir de Russie, et, sur ses cheveux d'archange, il ne porte plus que le bonnet de martre à calotte rouge avec aigrette blanche, tenue par une agraffe de diamants. Bien en selle sur sa peau de tigre, droit sur ses étrières d'or, il se nble un Jagellon, un Sobieski sorti de sa tombe — Les Polonais pleurent de joie tandis que lui, tout plein de son nouveau rôle, sourit et bénit.

Mais jamais le soldat ne s'oublie... Ce costume tapageur, il le promène dans de rudes combats, à travers les steppes glacées et le nouveau Sobieski a souvent faim. « A force de cris et de menaces, lui écrit Lasalle, j'ai obtenu un pain et une dame-jeanne de vin, que je suis très heureux d'offrir à Votre Altesse. » Ce jour-là, Murat ne mangea que du pain et Lasalle rien du tout. Mais ils riaient à la mauvaise fortune, sachant qu'elle avait ses lendemains.

Joaquim d'ailleurs rêvait d'or : il poursuivait sa couronne polonaise. Napoléon souriait du costume François ; il ne le trouva pas si ridicule quand, à Eylau, le cavalier aux étrières d'or rétablit le combat. Vous savez mieux que moi les propos échangés. Deux divisions françaises viennent d'être détruites ; les Russes s'avancent, masses sombres et menaçantes, qui vont envelopper l'Empereur, debout dans la neige. « Nous laisseras-tu dévorer par ces gens-là ? » dit simplement Napoléon à son beau-frère. Une heure après, Murat avait balayé la plaine ; debout sur ses étrières, il embrassait d'un regard d'orgueil le champ de bataille nettoyé, l'aigrette blanche brûlée, le sabre polonais rouge de sang : sur quatorze mille cavaliers français, trois mille deux cent soixante-quinze jonchaient la terre, mais les bataillons russes n'existaient plus.

Il avait mérité de trôner à Varsovie. Mais Napoléon n'entendait pas qu'il y eût encore un trône à Varsovie. Murat dut renoncer à ses rêves de la Visule. La déroque polonaise alla rejoindre le costume turc dans l'opulente garde-robe de l'ancien séminariste.

D'ailleurs, on le jetait en Espagne. Voilà encore un peuple où Murat va s'estimer chez lui. Ce sont des voisins de sa Gascogne. Une terre de soleil, de jolies filles sous des mantilles de dentelle, des *caballeros* aux vestes de velours, des bandits rouges et des soldats dorés.

Il fit une halte à Paris, où, à l'Élysée, il donna des fêtes dont le luxe étonna une ville que, cependant, rien ne semblait plus pouvoir étonner depuis les fêtes du sacre. Deux rêves, celui d'hier et celui d'aujourd'hui, se marient : en ce palais du faubourg Saint-Honoré, des quadrilles s'organisent où, obligatoirement, les danseuses sont toutes en Polonaises, les cavaliers tous en Espagnols. Comme c'est bien Murat, n'est-ce pas ? Murat, l'homme en qui tout projet se doit vêtir de broderies, chez qui le rêve se brode de galons et s'empanache de plumes !

Le 10 février 1808, il était nommé lieutenant-général de l'Empereur en Espagne, où le comte Murat, son petit-neveu, nous permet de le suivre en un livre excellent.

Mission difficile, où il faut, à la fois, plaire et en imposer. Il faut dérober un peuple à ses maîtres, ses maîtres à un peuple, amener aux pieds de Napoléon et le peuple et ses maîtres. Murat voit, au bout de l'entreprise, luire la couronne de Charles-Quint.

C'est en ami, cependant, qu'il entre à Madrid, le 23 mars : il est salué par les Bourbons et le peuple comme tel : un prestigieux ami, car vous devinez que, pour éblouir l'Espagne, Joachim s'est surpassé. N'a-t-il pas, à son avis, conquis les Polonais en passant la pelisse des Jagellons ? Va, maintenant, pour le chapeau à plumes du *caballero*. Le voilà Rodrigue, Cid Campeador, après Boleslas le Brave.

Comment, malgré d'habiles flatteries, le conflit éclata, je n'ai pas à vous le dire, ni Madrid se soulevant contre l'ami d'hier où l'Espagne devine le maître de demain, ni l'enlèvement des Bourbons. Murat noya l'émeute dans le sang et fit place nette de la dynastie issue de Louis XIV. Ces volontaires de 1792 savaient comment on balaye un roi : seulement, ils commençaient à savoir comment on devenait roi.

Murat voulait être roi d'Espagne. Sa fureur fut indescriptible quand il apprit la promotion de Joseph, son beau-frère, à la couronne qu'il venait de décrocher du bout de son sabre.

Quoiqu'on lui promît le trône de Naples, il rugit, écuma, se lamenta, attrapa une jaunisse et dut aller se soigner à Barèges.

* * *

Il quitta les Eaux, roi des Deux-Siciles. A la vérité, une de ces deux Siciles restait à conquérir. Joseph n'avait jamais pu être que roi à Naples et point à Palerme. Sa Majesté Joachim Napoléon 1^{er} n'est pas homme à le déplorer. Ce pleutre de Joseph n'a pu se faire couronner roi dans cette cathédrale de Palerme, toute étincelante de mosaïques byzantines. Lui ira.

Il gagna l'Italie, passa à Milan, à Rome, tout souriant, remis de sa jaunisse, tout à de grands projets.

Tout d'abord, il entendait gagner les cœurs.

Il entra à Naples, magnifiquement vêtu, en roi de féerie, un roi soldat, le manteau princier sur l'uniforme du guerrier. Il était plus beau que jamais. Les lazaroni criaient :

— *Evviva il re Gioacchino !*

A Naples, on crie toujours :

— *Evviva !*

Le lendemain :

— *A morte !*

Murat crut que le peuple l'adorait, avait reçu le coup de foudre. Il devait, dix ans plus tard, connaître les cris sinistres de la populace déchainée. Voulant plaire, il se rendit tout droit à Santo-Spirito, assista au *Te Deum* chanté par le cardinal Firrao. Il alla à Saint-Janvier, se fit présenter l'ampoule sacrée où, deux fois l'an, le sang du martyr bouillonne et devient vermeil. Il baisa la relique. Il voulut croire : peut-être crut-il même, tant il se sentait conquis, ayant voulu conquérir. Il n'était plus le jacobin qui, en 1794, écrivait :

« Vive à jamais la République ! Contre le despotisme expirant, j'ai tout souffert, il a expiré, tout me rit. »

Il était roi, il faisait son métier de roi, en homme qui aime, d'ailleurs, la voix du peuple... lorsqu'elle acclame, quitte, comme à Madrid, à sabrer, quand elle proteste. Non, il n'était plus le soldat de l'an I qui disait du mal des ci-devant et des calotins. Il était roi de Naples : il avait sa bonne noblesse, son bon clergé qui tenait l'âme du peuple, et son bon peuple qui voulait qu'on vénérait Saint-Janvier et qu'on jetât de l'or. Il se sentit peut-être, à Saint-Janvier, l'âme catholique, et songea à la vieille Jeanne qui, à cette heure, était morte et qui, ayant voulu faire un curé, avait fait un roi finalement ami des curés.

Napoléon, lui, n'approuvait point du tout tout cela. L'histoire du règne de Murat à Naples, c'est celle d'un long malentendu entre l'Empereur et son beau-frère.

Celui-ci voulait être un vrai roi, avoir un vrai gouvernement, des ambassadeurs, même à Paris, une armée qu'il prêterait, le jour seulement où cela lui conviendrait, à Napoléon. En outre, il voulait être un roi populaire, aimé de toutes les classes, régnant sur les cœurs, naturalisé-Napolitain (quitte, d'ailleurs, à se faire naturaliser Polonais ou Romain, le jour où une nouvelle couronne serait disponible).

Napoléon, lui, voulait avoir à Naples un représentant sûr qui tint, toute une partie de la Méditerranée sous son regard, qui n'eût point d'initiative, ne jouât pas trop au souverain et prit ses ordres en toutes choses. En outre, il désapprouvait la recherche de la popularité. Il était d'avis que, lorsqu'on disait d'un roi que c'était un roi bon,

le règne était manqué. Les « singeries » de Saint-Jenvier, selon son expression, l'avaient avéré, et les acclamations des lazaroni, prises au sérieux par Murat, amusé et tout à la fois inquiet. Le conflit était en germe dès les premières semaines. D'ailleurs, dès 1801, Napoléon irritait parfois déjà son beau-frère par ses conseils d'ainé. « Cessez de me traiter en enfant », lit-on, dès cette époque, dans une lettre de Murat. La prétention de Napoléon de le « traiter en enfant » persistait ; elle exaspérait tous les jours davantage un homme dont l'orgueil devenait fabuleux et qu'à la vérité, l'Empereur menaçait trop peu.

Il avait cependant bien mérité, dès les premières semaines, en reprenant aux Anglais l'île de Capri. Puis, tout en préparant l'invasion de la Sicile — le rêve du jour — il administrait bien, essayait d'alléger pour ses peuples l'impitoyable conscription impériale et le ruineux blocus, créait de grandes écoles, restaurait la justice, instituait une Cour des comptes et, tout en menaçant habilement noblesse et clergé par de grands simulateurs de politesse, abolissait les droits féodaux, qui n'étaient nulle part populaires et ne se défendaient plus.

Il faisait mieux : il fondait des écoles primaires, essayait de réagir contre l'ignorance fabuleuse du peuple napolitain, et, enfin, revendiquons fièrement pour le roi français de Naples ce titre à la reconnaissance des artistes, des savants et des lettrés, faisait déterrer Pompéi.

Napoléon approuvait quelques-uns de ces travaux ; mais il surveillait d'un œil méfiant l'entrepreneur roi de Naples.

En 1809, Fouché et Tallevrand avaient songé à faire de celui-ci un empereur : le complot fut connu de Napoléon et ne dut pas lui plaire. Lorsque, prenant Rome à Pie VII, il y envoya Murat, il fit sentir ainsi à l'ogre la chair fraîche. ... puis la lui retira. Et Murat resta, déçu et, cependant, aux aguets, devant cette proie.

On le devinait mécontent. Les frères-maçons d'Italie le nommèrent grand maître ; tout un parti, en Italie, pensa à le pousser contre Napoléon : Joachim serait le restaurateur de l'unité et de l'indépendance italiennes. Du capitole romain, il régnerait sur Milan, Venise, Florence, Naples et Palerme. Il écoutait, souriait, ne se refusait pas aux vœux de l'Italie.

Napoléon n'était pas homme à se laisser jouer. Mais il exagérait l'expression de son mécontentement. Joachim veut faire des généraux napolitains : Napoléon lui en refuse le droit. Et, par une lettre, nous voyons Murat obligé de demander l'autorisation de porter un costume violet brodé d'or, — qui, naturellement, lui tenait très au cœur.

Je passe sur ces conflits : il en fut vingt, trente. Murat geignait, pleurait, protestait de son amour méconnu. Napoléon haussait les épaules. Cela aigrissait Murat, et il restait aigri secrètement, même aux heures de réconciliation.

Il était dans ces dispositions quand Napoléon fit appel à son sabre. La campagne de Russie se préparait. L'Empereur réclama un fort contingent napolitain, et le roi. Pour la première fois, il partit à contre-cœur. Les Anglais allaient, disait-il, lui prendre son royaume. Cependant, il fallait partir. Il laissa la régence à Caroline, avec laquelle, depuis six ans, il faisait bien mauvais ménage. Les belles heures des Tuileries consulaires étaient loin. Ils avaient eu, l'un et l'autre, bien des torts. Maintenant, il la tenait en suspicion ; il la croyait à tort l'agent de Napoléon. Elle, au contraire, qui portait, suivant l'expression de Tallevrand, « la tête de Cromwell sur le corps d'une jolie femme », ne se faisait aucun scrupule de faire, avec un tout autre caractère, le même rêve fâcheux que Joachim : se séparer de Napoléon en cas d'insuccès, pour conserver avant tout sa couronne. Mais elle n'était pas pour rien Corse, c'est-à-dire Génoise, et savait mieux dissimuler que son Gascon de mari.

Murat rejoignit l'empereur en Pologne : ils eurent une entrevue émouvante. En sortant, Napoléon disait à un confident :

— Au fond, c'est un bon cœur, il m'aime mieux que ses lazaroni. Quand il me voit, il m'appartient.

Il montra du courage. Parbleu ! Nous ne nous imaginons pas un Murat sans courage. Mais, chez lui, la décadence se traduisait par l'outrance. Il exagérait. Il fut trop hardi : il engagea follement sa cavalerie. A Vitebsk, il se jette dans la mêlée, vaillamment, et stupéfié les cosaques ; mais il précipite un régiment de chasseurs dans un ravin bien sottement. Du reste, il payait toujours de sa personne, rétablissait le combat comme à Valoutina ; mais, de l'avis de Davout, il gaspillait ses forces et ruinait ainsi l'armée.

Par exemple, à la Moskova, il fut admirable.

« J'aperçois au loin, devant moi, écrit Lejeune, le roi Murat cara-

colant au milieu des tirailleurs à cheval et bien moins entouré de ses troupes, bien moins occupé de sa cavalerie que des cosaques nombreux qui le reconnaissent à son panache, à sa bravoure et au petit man'ean de cosaque en long poil de chèvre qu'il portait comme eux. Ces derniers, heureux comme dans un jour de fête, l'entouraient avec l'espoir de s'en emparer et en criant : « Hourra ! Hourra ! Mourat ! » ; mais aucun n'osait aborder, même à la longueur de la lance, celui dont le sabre, vif comme l'éclair, écartait avec adresse le danger et portait la mort au cœur des plus audacieux. »

C'est aussi à la Moskova que se place ce dialogue héroïque. Un chef de la division Friant ordonne la retraite. Murat le saisit au collet :

— Que faites-vous là ?

Le colonel, montrant la terre convertie des siens :

— Vous voyez bien qu'on ne peut plus tenir ici.

— Eh ! j'y reste bien, moi, s'écrie le roi.

— C'est juste ! Soldats, face en tête ! Allons nous faire tuer !

Dans la retraite, il continua à faire tuer son monde, avec la seule excuse qu'il semblait tout faire pour se faire tuer. Et Dieu sait que cela eût beaucoup mieux valu pour sa gloire. A la Bérésina, le maître de la cavalerie impériale pleurait en regardant ses divisions d'antan réduites à dix-huit cents hommes.

Napoléon lui laissa le commandement en chef en quittant l'armée. Mais Murat était démoralisé, réellement malade, rongé d'inquiétudes au sujet de son royaume. Il mit en avant cette maladie et, à son tour, regagna ses États. Le 14 février 1813, il rentra à Naples, au milieu des acclamations de ceux qu'il appelait ses fidèles *lazzaroni*. Mais, dans une note sévère, le *Moniteur Impérial* appréciait en termes très durs, dictés par Napoléon, la conduite du royal déserter.

A cette époque, vous le savez, ces glorieux lieutenants de Napoléon traversaient cette crise pénible qui les achemina presque tous à d'étranges faiblesses, quelques-uns à d'impardonnables défections. Ils étaient fatigués et ils étaient riches : ils voulaient, croyant avoir bien combattu, jouir enfin des biens acquis. Murat voulait, lui aussi, garder son royaume et en jouir.

Revenu à Naples, aussi, il y trouva mille intrigues où il se laissa prendre. Le parti italien se renouait. Napoléon ébranlé, menacé, on avait peur de retomber sous les misérables jongs d'antan. On voulait que Murat se prononcât contre son beau-frère, au nom de l'Italie entière, pour avoir le droit d'imposer à l'Europe la liberté de l'Italie unie sous son sceptre. Murat fut assailli de requêtes felleuses : il céda, reçut un envoyé autrichien, alla plus loin, sollicita les Anglais — l'ennemi mortel de sa famille — à entrer en négociations.

L'Empereur — s'il ne savait pas tout — soupçonnait beaucoup. Il allait, en Allemagne, jouer une grande partie. Il voulait avoir sous la main son dangereux beau-frère, et l'appela. Refuser, c'était pour Murat se déclarer contre Napoléon. Il partit, et l'on vit ce spectacle d'un homme qui, comme roi de Naples, négociait avec l'ennemi, et qui, comme chef de la cavalerie française, se battait comme un lion contre le même ennemi.

A Dresde, à Leipzig, il fut superbe, forçant à capituler toute une division ennemie, raflant d'un seul coup douze mille prisonniers et trente canons ; et de nouveaux exploits lui valaient, le lendemain, les éloges émus de l'Empereur. A Leipzig, — où sombra définitivement la fortune impériale, — ce Murat, à la veille de devenir Ganelon, fut Roland. Il fut, à Leipzig, l'âme de l'action, pensa un instant enlever le tsar, mais perdit sa cavalerie dans les marais, à trois cents mètres du souverain. Il remit le dernier au fourreau son sabre rougi.

Mais c'était une effroyable défaite. Et, de toutes parts, l'Empire, lézardé depuis Moscou, craquait et s'allait rompre.

Murat repartit pour l'Italie comme un fou, brûlant les routes, perdant sa voiture dans les neiges du Simplon, en brisant une autre dans les environs de Rome, et courant à crever les chevaux. Son royaume à sauver, il ne voyait plus que cela. Et cette course échevelée, c'était une course à l'abîme.

Je ne vous raconterai pas en détail l'histoire de la trahison. Je l'ai fait ailleurs. Il faut plaider les circonstances atténuantes : mais elles atténuent la faute sans l'excuser. Les conseillers napolitains, italiens, quelques-uns, hélas ! français, poussant, pressant, bousculant le roi encore hésitant ; Fouché venant, avec la mission de rallier le roi et le poussant, sinon à la trahison, du moins à l'expectative ; l'Empereur semblant s'appliquer à exaspérer un homme, à l'aguet des griefs à évoquer, et Caroline, Caroline Bonaparte poussant à la trahison.

Et Murat signa les traités infamants, traités avec l'Autriche, traités avec l'Angleterre par lesquels il abandonnait l'Empereur et la France

pour se faire garantir la possession du royaume de Naples. C'est lui qui, par ruse, chassa les Français de Rome et de Florence. Il entra à Rome en souverain, monta au Capitole : un prince en exil, qu'il alla saluer, — ce roi Charles de Bourbon qu'il avait détrôné à Madrid, — remarqua que Joachim, vêtu magnifiquement, portait sur les joues une couche de fard. Était-ce pour dissimuler la pâleur d'un soldat qui n'a pas pu prendre son parti de la trahison ?

Napoléon déchu, il garda son royaume. Mais les trois quarts des puissances voulaient qu'il en fût chassé : ce soldat révolutionnaire sur le trône d'un Bourbon, c'était une chassie dans l'œil de l'Europe. Il devina que l'Autriche elle-même (car le traître se défie de la trahison) n'attendait qu'une occasion de l'exécuter. D'un coup de tête, il prit les devants et, contre l'Autriche, appela l'Italie à la liberté.

Voilà où se forge la légende italienne de Murat, le *re Gioacchino*, champion du Risorgimento.

En mai 1815, il marchait, ivre d'une sombre ivresse, contre l'Autrichien. Mais il n'avait plus sous lui les cavaliers de France : à Tolentino, sous l'œil stupéfait du roi, cinq mille napolitains fuirent comme des lapins devant cinq cents Autrichiens. Le roi regagna, éperdu, Naples, se jeta dans une barque, tandis que, sur le quai de Santa-Lucia et autour du palais royal, les lazaroni criaient : « A mort, l'usurpateur ! Il se réfugia à Ischia et put, après mille péripéties, gagner la Provence, où il vécut, misérable, jusqu'au 25 août.

* * *

Nous touchons au dernier épisode de cette vie fabuleuse. Il a été traité par dix auteurs français ou italiens. Murat a-t-il été victime d'un guet-apens ? Cela est probable. Mais la discussion nous mènerait loin et il se fait tard.

Il avait gagné la Corse à la fin d'août 1815 ; là, des émissaires le vinrent trouver.

— Le royaume de Naples, retombé sous le joug des Bourbons avilis, aspirait, lui dit-on, à revoir le bien-aimé Joachim.

Le 28, il partit, vrai aventurier qui tente sa dernière chance. Avant de quitter Ajaccio, cet invraisemblable acteur signa un décret qui déclarait que la couleur nationale du royaume de Naples, serait désormais la couleur amarante.

Cinq barques s'en allaient à travers les flots bleus de la Méditerranée, portant Murat et sa fortune, avec deux cent cinquante soldats environ et toute une garde d'officiers corses.

Elles longèrent la côte et vinrent s'arrêter sur la plage du Pizzo. Je vois cette plage comme si j'y étais encore : la petite plage de sable où reposent les barques et où s'étendent les filets en train de sécher. Et, au-dessus, sur un roc de grès rouge, le donjon, les restes du château où Murat est tombé. Lorsque j'y arrivai, des pêcheurs, portant le bonnet rouge, raccommodaient des filets, chantant en rude patois calabrais une chanson qui, peut-être, remémorait la triste aventure du *povero Gioacchino*. Car j'ai trouvé, de Cosenza à Reggio, le pays rempli de sa légende.

Il avait, dans la barque, revêtu l'habit bleu à épaulettes d'or, passé un pantalon de nankin, coiffé un énorme tricorne avec la cocarde amarante ornée de deux énormes diamants.

Il sauta sur le sable avec les vingt-six hommes de sa barque, qui criaient : « Vive le roi Joachim ! » Il y avait, ce jour-là, marché : une petite foule se pressait, marchandant poissons et fruits. Elle crut peut-être au débarquement de quelque pirate, ou bien, si l'on croit au guet-apens, elle était là, attendant la proie. Quoi qu'il en soit, d'un seul élan, elle se rua sur le roi et sa suite, en hurlant des injures. Joachim voulut regagner sa barque (les autres n'avaient pas approché) : il trébucha dans les filets, et, comme dans la fable, le lion fut pris dans les réts.

Ce fut une scène horrible. Ces foules méridionales déchaînées sont ignobles. On lui arracha ses épaulettes, on l'en souffla, on lui cracha l'injure et toute autre chose. Il fut garrotté et mené au donjon. Une femme glapissait que Joachim avait fait fusiller ses trois fils. Comment sut-on si vite qu'il était le roi ?

Dès le 13, il était reconnu officiellement pour tel. Une Commission militaire était nommée pour juger l'usurpateur devenu bandit.

Lui, refusa de reconnaître ce tribunal : il était Joachim Ier, roi des Deux-Siciles. Jadis reconnu par l'Europe entière, il était venu revendiquer sa couronne ; un colonel flanqué de deux capitaines n'avait pas le droit de l'interroger, ni de le juger. Il refusa de se défendre.

La tâche du Conseil de guerre était facile. L'arrêt avait été envoyé de Naples. La Commission se réunit à dix heures du matin ; à quatre heures, elle prononçait contre le bandit Murat la peine de mort.

Il accueillit la sentence sans un tressaillement. Murat, que vous avez admiré chargeant, nous émeut moins que Murat regardant en face la mort, dans cet étroit cachot, et si beau en face de l'inéluctable destin. Il n'avait pas un cheveu blanc : il avait quarante-huit ans. Et il allait mourir.

Il demanda du papier, écrivit à sa femme, à ses enfants, une lettre touchante :

« Ma plus grande peine est de mourir loin de mes enfants. »

Un prêtre se présenta : Murat qui était peu dévot, l'examinait avec méfiance. Le bon curé napolitain rappela que le roi Joachim Napoléon lui avait donné deux mille ducats pour achever son église. Le souvenir de cette munificence attendrit Murat : on aime bien les gens auxquels on a rendu service. Il se confessa brièvement. Puis, apprenant que l'heure était venue, il demanda une paire de gants frais. Il voulait mourir en beauté.

La cour est fort étroite. Je l'ai mesurée. Le roi était à trois mètres des fusils. Il était debout, superbe, ne s'appuyant pas même au mur.

« Soldats, cria-t-il, tirez au cœur, épargnez le visage. »

Il commanda le feu en souriant. Six balles lui trouèrent la poitrine, une septième, malgré sa prière, lui traversa la joue.

Le donjon, chose étrange, sert maintenant d'école à la commune du Pizzo.

Le maître d'école me donna, pour me guider, un *vagazzo*, un gamin. Mon petit *cicerone*, comme le *vetturino* des routes de Calabre, ne sait d'où vint Murat ni exactement ce qu'il a été. Pour lui aussi, c'est un héros de chanson de gestes. Comme l'école primaire enseigne le mépris de la dynastie Bourbon déchu, Murat, victime des Bourbons, est entré dans le Panthéon de l'Italie.

Le petit homme raconte la mort assez fidèlement : il cite le mot : « Épargnez le visage ». *Perche*, ajoute-t-il, *era bellissimo*.

Et il dit cela avec l'air d'admiration et presque d'amour que tout Italien prend pour louer la beauté.

Et si l'ombre de Joachim Murat revient hanter le sombre château, j'ai idée qu'il lui plaît d'être ainsi loué. Pour celui qui, à travers les balles et la mitraille, de Madrid à Moscou et de Naples à Berlin, avait su être un si beau soldat, c'est avoir bien fini que de laisser à un peuple lointain le souvenir d'un héros qui, devant la mort, sut être surhumainement brave.

LOUIS MADELIN.



Le Cinquantenaire littéraire de M. Paul Bourget

Un solennel hommage vient d'être rendu à M. Bourget par ses nombreux admirateurs à l'occasion du cinquantenaire de ses débuts dans la carrière des lettres. Des maréchaux de France, des académiciens, des littérateurs de tout genre, romanciers, poètes, critiques, auteurs dramatiques, se sont réunis à la maison de Balzac de la rue Raynouard pour entendre des discours, défiler devant le maître et signer le Livre d'or. Hommage « anthume », qui présente sur les funérailles de Maurice Barrès cet avantage appréciable que celui qui en est l'objet a pu répondre de vive voix aux oraisons qui furent prononcées. Il a pu lire aussi tous les articles publiés dans la presse à l'occasion de ce jubilé, et en particulier ce numéro spécial que lui consacre la *Revue Hebdomadaire*, où vingt-cinq collaborateurs de renom rivalisent de sagacité pour faire ressortir les différents aspects de son multiple talent. Parmi ces vingt-cinq voix qui chantent les louanges du vétéran des lettres, il y en a une d'outre-tombe, celle de Maurice Barrès, et ce ne fut pas sans une cuisante émotion que M. Bourget reçut

de son confrère et ami de quarante ans ce suprême hommage qui était un adieu.

Cinquante années de travail, représentées, si je compte bien, par cinquante-six volumes ! Quelle magnifique activité ! Quand on songe au labeur intellectuel exigé par chacun de ces livres bourrés d'observations et de réflexions sur tous les grands problèmes qui furent soulevés au cours de ce demi-siècle, on éprouve un sentiment de respect et d'admiration devant tant de patience et de persévérance. D'autant plus que Bourget ne donne pas l'impression d'un génie prime-sautier ni improvisateur ; rien de superficiel dans sa rédaction, où l'on perçoit le retentissement d'une longue et profonde méditation.

* * *

Cependant, si l'esprit de travail est une vertu naturelle, il s'en faut qu'il soit toujours digne d'être célébré. Reste à voir si le produit de tant de labeur fut bienfaisant. Zola aussi fut un grand travailleur, et il eût mieux valu, même littérairement parlant, qu'il produisît moins.

Faut-il louer en bloc ces cinquante années de vie littéraire ? Du moins, méritent-elles d'être chantées toutes au même diapason ?

Quand Bossuet, dans son Panégyrique de saint Paul, exalte le zèle de son héros, l'idée ne lui vient pas d'admirer cette ardeur au temps où elle était tout au service de la Synagogue contre les chrétiens ; pour lui, le mérite de Paul commence à sa conversion, et il tiendrait pour indigne de ses louanges une activité mal employée.

Sans doute, il n'y eut pas, dans la conversion de Bourget, le coup de foudre du chemin de Damas. On aperçoit cependant un tournant dans sa route et, s'il fallait marquer d'une borne milliaire le moment où il changea de direction, c'est vers 1880 qu'on la placerait, à l'époque de la publication du *Disciple*. C'est donc à un jubilé de trente-cinq ans que je préférerais réduire la fête. Il est très beau, le « service des lettres », comme M. Bourget a appelé le travail de sa vie, en ajoutant que « ce n'est rien de moins que le service de la civilisation ». Mais la civilisation est ou doit être avant tout un progrès moral et, sans vouloir taxer d'immoraux les premiers romans de M. Bourget, on peut se demander s'ils ont contribué à augmenter la dose de vertu dans la société. En tout cas, ils ne méritent pas d'être rangés sur la même ligne que la série des romans qui s'ouvre par le *Disciple*, et où brillent des bijoux comme *Un Divorce*, *l'Étape* et *l'Emigré*.

* * *

Peu de livres ont exercé sur la génération de 1890 une influence comparable à celle du *Disciple*. Cette influence fut décisive dans la réaction qui commençait à se dessiner contre la philosophie déterministe des Taine, des Ribot et des Littré. A une jeunesse éprise de matérialisme et négatrice de la liberté, Bourget apportait, avec toute l'autorité de son talent et d'une réputation déjà bien assise, des idées de responsabilité morale, dont la gravité dépassait de loin l'intérêt des tragédies mondaines et des analyses de l'amour qui avaient formé le sujet de ses premières œuvres. Après comme avant le *Disciple*, Bourget reste psychologue et romanesque, mais il devient, à partir de cet ouvrage, penseur et apologiste.

Il y eut bien encore quelque fléchissement, car je ne puis oublier que sa *Physiologie de l'Amour moderne* date de 1890 et que ces « méditations » sans pudeur sur la vie parisienne ont un ton boulevardier et, sous l'amère satire, un accent de

scepticisme, qui détonnent un peu trop après les pages si graves et si solennelles de la Préface du *Disciple*.

C'est d'ailleurs une douzaine d'années plus tard que paraît *l'Étape*, dont le titre se prête à un facile jeu de mots : le tournant de la route est accompli, et le romancier est arrivé à l'étape du catholicisme intégral. Désormais, Bourget se maintiendra à une hauteur de pensée qui fera de chacun de ses livres un traité vivant de philosophie sociale et religieuse.

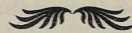
Non pas qu'il s'embarque dans des dissertations philosophiques à la manière de Balzac, qu'il admire tant, et dont il n'imité heureusement pas les défauts. Les idées jaillissent naturellement de la vie et de la conversation de ses personnages ; elles éclatent des faits eux-mêmes, et les grandes lois qui président à la vie morale sont mises en évidence par cette « justice immanente » qui s'abat inéluctablement sur les égarés s'insurgeant contre elles.

Meilleur constructeur d'intrigues que Balzac, plus grand penseur que Flaubert, Bourget dépasse tous les autres romanciers parce qu'il est d'une « humanité » plus étendue et, pour tout dire, complète. Il s'empare de l'homme tout entier en s'adressant à la fois à toutes ses facultés, imagination, sensibilité et raison et, s'il les fait vibrer toutes ensemble, c'est à la raison, comme de juste, qu'il donne la place d'honneur. Ainsi, par son art comme par ses idées, il travaille à restaurer l'ordre et l'harmonie dans l'individu comme dans la société.

Aucun romancier n'a, autant que lui, le don de faire réfléchir. Aucun n'estime d'ailleurs plus ses lecteurs, qu'il juge toujours capables de poursuivre ses réflexions. Combien de fois ne se contente-t-il pas de suggérer celles-ci, en s'abstenant de développer la série des considérations possibles à la façon des bavards qui, tenant une idée, en expriment le contenu jusqu'à la dernière goutte ! Il n'y a que les riches qui puissent jeter ainsi leur bien à l'exploitation facile des raisonneurs.

La valeur et la richesse de la pensée, qui se dégage naturellement des aventures si émouvantes de ses romans, voilà ce qui fait le principal mérite de Paul Bourget. C'est à cette qualité fondamentale que songeait assurément Maurice Barrès quand, en manière de conclusion à son dernier article, il émettait sur son grand ami ce jugement d'une audacieuse netteté : « Dans l'ordre littéraire, à ce jour, nous n'avons pas mieux que ce maître ».

Chan. PAUL HALFLANTS.



Le bienheureux Richard de Sainte Anne (1585-1622)

La Wallonie n'est pas seulement remarquable par ses industriels, ses violonistes et ses buveurs de bourgogne : elle compte aussi des saints.

Non pas qu'elle fourmille de génies mystiques ; et l'on s'étonne à première vue que, de tant de vieilles abbayes prospères, ne soit sorti qu'un Louis de Blois. Ceux qui cataloguent nos vices vous expliqueront que nous sommes trop épris de clarté et trop rieurs pour être profonds, et que les longues contemplations ne seront jamais notre fait. Tant y

a que, depuis toujours, la pitié wallonne s'exprima en actes généreux plutôt qu'en ravissements solitaires et en sublimes traités.

Nous avons, d'autre part, le goût de l'aventure, comme ceux à qui il répugne de creuser longtemps la même pensée. Et cela explique la vocation de ces magnifiques soldats que les princes, jadis, venaient chercher en Wallonie pour les jeter les uns contre les autres, les distrayant ainsi d'enrichir leur patrimoine commun et de réaliser leur propre prédestination.

Ajoutez une foi à cet amour du risque, mélangez une mystique avec cette bravoure, vous aurez des propagandistes et des missionnaires. Notre race en produisit treize à la douzaine.

Parmi eux, il y eut un martyr. Ce fut Richard de Sainte Anne, béatifié par Pie IX le 7 juillet 1867 (1).

Il était le fils de Marc Trouvé, un manant qui travaillait pour les Ménéges d'Ham-sur-Heure. Sa mère se nommait Barbe Delforêt. On voit encore au hameau de Beignée, parmi les maisons éparpillées sur la pente qui dévale vers l'Heure, la chaumière basse où il naquit. C'était en 1585. Ses parents l'appelèrent Lambert. Entré au couvent, il changea de nom et s'appela Richard de Sainte Anne. Il avait pris cette dénomination à parucule en mémoire d'un certain Richard de Ménéges, né, comme lui, à Ham-sur-Heure, et, comme lui, franciscain (c'était le temps où les comtes se faisaient moines), et en reconnaissance pour sainte Anne qui, sur la prière de sa mère, l'avait, dans son enfance, délivré de la dent d'un loup dévorant (c'était le temps où il y avait encore des loups en Hainaut).

Le jeune Lambert s'appliqua d'abord à la grammaire ; mais, sans résultat. Il résolut alors de briller dans la couture et partit dans ce dessein pour Bruxelles, où il espérait trouver un bon tailleur chez qui faire son apprentissage.

Il y trouva surtout la vocation religieuse, à la suite d'un événement épouvantable auquel, assura-t-il plus tard au Père d'Andreda, il fut un peu mêlé. Le récit s'en trouve à la page 469 du « Trisagon Marianum », qui, à la Bibliothèque royale, porte la cote 1523. On lit dans cet ouvrage qu'en l'année 1604, deux étudiants de Bruxelles avaient décidé de passer la nuit avec des personnes légères. Quand il fut saoul de plaisir, l'un d'eux dit à l'autre : « Retournons, j'en ai assez ». L'autre répondit : « Et moi, pas encore », et il resta. Le premier rentra chez soi, et, quoique fourbu, ne laissa pas de faire à Notre-Dame la prière dont il accoutumait de se recommander à elle avant son sommeil. Il était à peine endormi que des coups violents sont frappés à sa porte et qu'entre son compagnon de débauche. — « Sache, dit-il, que tandis que nous nous vautrions dans la boue de nos impudicités, débouillant toute crainte de Dieu, Satan nous intentait un procès au tribunal divin. Le Souverain Juge lui accorda une sentence de condamnation. Mais la Vierge, ton avocate, s'est interposée en ta faveur, d'autant qu'en ce moment-là même, tu t'es mis en devoir de l'invoquer. Aussi ton jugement est différé, et le mien est exécuté ; car, au sortir de cette maison de débauche, le diable m'a étouffé et, m'arrachant l'âme du corps, m'a entraîné en enfer, où je brûle à présent. » Ce disant, il découvre son sein rongé de vers et de flammes, et disparaît. Saisi de stupeur et de contrition, celui qui était couché se leva ; il remercia la Vierge, et se rendit en hâte au couvent franciscain, dont la cloche sonnait alors matines, pour y être admis à la pénitence.

(1) Pour écrire cet article, je me suis servi d'une notice que fit, sur le bienheureux Richard de Sainte Anne, son confrère, le Père Sébastien Bouvier, de Fosses, qui mourut à Namur en 1681. Ce moine, qui était chroniqueur de son ordre, était entré chez les Franciscains dès avant l'année 1630. Il eut ainsi le moyen de connaître, à Nivelles et à Namur, des religieux contemporains de Richard, et de recueillir, à son sujet, de bonnes et authentiques informations.

La notice de Bouvier fut d'abord imprimée à Namur en 1673, puis, en 1867, de nouveau, à Namur, réimprimée. Le Père Lejeune l'a republiée en 1899, chez Desclée, non pas telle quelle, mais après l'avoir « retouchée et complétée », ainsi qu'il est annoncé sur la couverture de l'ouvrage. Les retouches ont consisté à « rajouter le langage démodé du XVII^e siècle », et les compléments sont « une neuvaine de prières et une série d'invocations découlant naturellement du texte ».

Comme je ne connais le Père Bouvier qu'à travers le Père Lejeune, ce n'est donc pas, hélas ! le style même du bienheureux Richard qu'on lira dans ce que j'ai placé entre guillemets, mais les lettres telles que le Père Lejeune les a rajoutées et mises au point.

Lambert Trouvé qui connut ce pêcheur et sa conversion, ne tarda pas à le suivre dans sa vocation religieuse. Le couvent des Frères Mineurs de Bruxelles s'élevait, alors, sur l'emplacement de la Bourse actuelle. Je suppose qu'on y parlait beaucoup le flamand, et c'est peut-être la raison pour quoi, ignorant cette langue, Richard s'achemina bientôt vers Nivelles, où, le 13 avril 1605, il prononça ses vœux de religion. Notre héros y vécut deux ans de la plus édiante manière. Pour exploiter l'habileté qu'il avait acquise, à Bruxelles, dans la couture, ses supérieurs l'insinuèrent tailleur de la communauté ; mais, on remarqua que, par humilité, il était toujours le plus mal habillé. Il pratiqua d'ailleurs toutes les vertus, et, spécialement, celle de modestie dans la fonction de portier dont il était investi.

Or, la grâce de Dieu et son goût des voyages apostoliques, lui firent bientôt quitter la capitale du Roman Pays de Brabant. Le 13 mai 1606, il partit pour Rome, où il eut des rapports spirituels avec le Père Solutive, célèbre alors par ses miracles et sa sainteté. De Rome au bout du monde, en ce temps-là déjà, il n'y avait pas bien loin. Le Père Commissaire des Indes qui passait par là, cherchant un bon compagnon pour ses lointains voyages, dédaigna les Italiens retors qui s'offraient et choisit notre Wallon, dont la bonne humeur et la loyauté l'avaient enchanté. Ensemble, ils gagnèrent Madrid, où Richard séjourna quelques mois et où il eut l'honneur, comme il dit en l'une de ses lettres, de prendre quelquefois ses repas et même la discipline avec le Roi Philippe II.

Dès 1607, Frère Richard est aux Iles Philippines. Il y étudia les sciences sacrées pour mériter d'être élevé à la prêtrise. Lui qui n'avait pas mordu à la grammaire à Ham-sur-Heure, se révéla là-bas théologien consommé, et sa science, fruit de sa sainteté, l'y « faisait révéler à l'égal d'un évêque ou d'un patriarche ».

Quand, en 1611, il quitta les Philippines pour le Japon, il ne savait pas à quelles tempêtes et à quels périls il s'exposait. « Il y en eut tant, écrit-il, que je renonce à les raconter. » Les vents poussèrent son bateau jusqu'en Nouvelle Espagne, c'est-à-dire au Mexique, où il rencontra par hasard un de ses amis de Nivelles, et ce ne fut qu'en 1613 qu'il aborda au Japon. Le Gouvernement l'en chassa aussitôt, et Richard revint attendre aux Philippines que la bourrasque de persécution fût passée, espérant déjà bien, comme il dit, pouvoir un jour subir le martyre pour ces Japonais qui ne voulaient pas de lui.

Le 2 mai 1614, il est retourné parmi eux, car, ce jour-là, il écrit du Japon à son supérieur de Nivelles l'une des trois seules lettres que nous ayons conservées de lui. Le paysan de Beignée, où le sol est pauvre et où son père s'est tant fatigué, s'émerveille de ces régions fertiles où « abondent or, soies, céréales de toutes espèces et autres riches produits ». Courageux et fervent, il aspire à verser son sang et les persécutions qu'il endure déjà lui disent assez que ses desirs seront exaucés. « Nous sommes souvent chassés hors des villes, écrit-il, et maintes fois poursuivis à coups de pierres ; on nous jette de la boue, et c'est au milieu des cris des garçons que nous passons dans les rues, bannis que nous sommes, depuis près de cinq ans, de nos couvents démolis... »

Et voici les principaux passages de sa dernière lettre, toujours adressée au Père Gardien de Nivelles : « ... Il y a environ un an que je me trouve dans une très dure prison sans toit. Elle mesure vingt-quatre pieds de longueur sur seize de largeur. J'y suis avec trente-deux compagnons... Les uns y sont depuis cinq ans, les autres depuis quatre ans et moins. Pour moi, j'ai été pris il y a douze mois. Nous n'y sommes nourris que d'un peu de riz et d'eau. Le chemin du supplice nous est déjà frayé par un grand nombre d'indigènes. On en compte presque trois cents : hommes femmes et vierges qui, depuis huit ans, ont été martyrisés, qui par l'épée, qui par le feu ; ceux-ci pendus par les pieds, ceux-là ensevelis tout vivants ; les uns, écrasés jusqu'aux os, entre deux bois ; les autres, entièrement démembrés... Parmi eux, deux Dominicains dont l'un natif d'Anvers (le bienheureux Flores)... Ayant oublié la langue maternelle, je me vois forcé, pressé que je suis, d'achever ma lettre en langue espagnole, espérant qu'il y aura bien quelqu'un là-bas pour la traduire... ». Et, en terminant, il songe à Beignée ; il se demande si sa vieille mère y vit encore, et, dans ce cas, il prie qu'on apprenne à la pauvre femme quelle joie et quel honneur ç'aura été pour son garçon de mourir martyr : « Je supplie votre charité, si ma mère est encore de ce monde, qu'elle lui donne avis de cette lettre et lui dise combien Notre-Seigneur me manifeste de libéralité et de miséricorde. Il ne me reste plus le temps de lui écrire, car nous attendons à chaque heure le moment de passer de la prison au feu. A tous ceux qui demeurent en votre couvent j'envoie mille salutations et donne à chacun un baiser de paix, particulière-

ment aux Pères Jacques de Gand, Jean Englebert, Henri Mirvart, Pierre le Boiteux, Mathieu, Jean Bét, Martin, Georges, Nicaise et à tous ceux qui étaient autrefois en ce couvent. Si quelques-uns d'entre eux sont morts, qu'ils reposent en paix. Je m'en vais au ciel attendre ceux qui restent. Adieu donc, et encore adieu ! De Nagasaki, 1^{er} septembre 1622. De votre charité le très indigne pauvre. Frère Richard de Sainte Anne, naïf d'Ham-sur-Heure. »

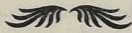
Neuf jours après, vingt-cinq poteaux furent plantés. On y attacha Richard et ses compagnons pour les brûler vifs. Soukendayou, une brute qui était alors vice-gouverneur de Nagasaki, se trouvait là, entouré des dignitaires de Firando et d'Omoura ; plusieurs milliers de badauds : Japonais, Espagnols et Portugais, s'étaient aussi dérangés pour venir se repaître du supplice des vingt-cinq pendus. « Le Frère Richard, narre la *Chronique* de Diego de Saint-François, en ce temps Commissaire du Japon, acheva son combat en l'espace de deux heures. Il finit par tomber à genoux, et, près d'expirer, suffoqué par la fumée, il vit près de lui un confrère qui se tordait de souffrance. Alors, dans un effort suprême, il se pencha vers lui pour l'encourager, et tous deux moururent s'embrassant... »

Ainsi se termina la vie aventureuse et sainte du bienheureux Richard de Sainte Anne, le 10 septembre 1622.

Il y avait donc, l'année dernière, trois siècles d'écoulés depuis le glorieux martyre de cet enfant de chez nous. Avec une parfaite unanimité, le gouvernement, le clergé, la noblesse, le tiers-état et la presse ont omis de célébrer ce centenaire.

La *Revue catholique*, elle aussi, s'en souvient un an trop tard. Mais, cela vaut toujours mieux que de l'oublier tout à fait.

OMER ENGLEBERT.



Le tourment de l'unité chez Barrès

La brusque disparition de Maurice Barrès pose devant son œuvre désormais terminée, une question qu'il est intéressant d'examiner. Cette œuvre revêt-elle bien ce caractère d'unité que son auteur réclame pour elle, dans une préface célèbre de la réédition d'*Un homme libre* ? A en croire Barrès, il y aurait eu, en son cas psychologique, un développement continu et régulier, et non le brusque tournant, tranchons le mot, la conversion que certains voulurent y découvrir — de sorte que, par exemple, *Les Déracinés* devrait apparaître comme l'aboutissement normal du *Jardin de Bérénice* et que *Les Bastions de l'Est* serait déjà en germe dans *Huit jours chez M. Renan*... Il y a quelque quinze ans, comme je m'étais permis, dans des pages de *Littérature d'aujourd'hui*, de sourire de cette prétention de Barrès à une synthèse morale et littéraire harmonieusement déroulée, l'illustre écrivain voulut bien m'écrire qu'il n'y eut jamais deux hommes en lui et que sa sensibilité avait évolué sur un pivot immuable.

Que voilà donc un attachant artifice paternel, mais dont la critique ne saurait être dupe.

En vérité, il y eut chez Barrès une double inspiration successive et contradictoire et son œuvre se présente à la postérité sous la forme d'un diptyque dont les deux parties

n'ont d'autre lien entre elles que la haute qualité du talent dont elles sont revêtues.

Cadet des disciples de Renan, ayant approché avec avidité ses lèvres adolescentes de la coupe du dilettantisme voluptueux et ironique que lui tendait le Maître, Barrès orienta d'abord sa sensibilité vers « une culture du moi » dont le caractère souverain et méprisant s'affirme dans *Sous l'aile des Barbares*, *Le Jardin de Bérénice* et *Un homme libre*. Il ne faut pas ménager à ces livres l'hommage dû à des réalisations d'une valeur esthétique, personnelle et certaine — mais ce sont là des bibles du parfait nihilisme social et moral, dont l'idée maîtresse est le développement exaspéré du moi, dans le mépris altier de toutes contingences. Jusque là, pour Barrès, il n'existe que Barrès ; aucune notion importune de devoir ne jette son ombre sur la notion exclusive du plaisir et, dans ses ébats de jeune animal de joie, Petite-Secousse ne se soucie guère de la « Terre et des Morts ». J'imagine que Renan, en ses heures vespérales d'épicurisme impénitent, a dû sourire de complaisance à ces transpositions, en fictions subtiles et harmonieuses, des leçons de nonchalant scepticisme qu'il enseigna au monde.

Sous quelles mystérieuses influences le dilettante chez Barrès se transforma-t-il soudain en partisan, avec une ardeur fougueuse qui décèle bien le néophyte ? Par la publication récente des mémoires de son grand-père, Barrès nous révéla qu'il avait, dans ses hérédités directes, un soldat pour qui le mot « servir » avait gardé son sens plein et rude. D'autre part, Lorrain de naissance, il a dû, une fois les premières ivresses de la jeunesse dissipées, sentir plus qu'un autre, avec cette faculté aiguë de sympathie qui est la marque de son génie, la plaie toujours saignante aux flancs de la patrie. Et enfin l'écho des luttes des factions et la rumeur de certains scandales mortels pour la vitalité agissante de son pays, sont venus heurter, sans doute, comme un appel impérieux au devoir, les parois de la tour d'ivoire où s'allongeait son nonchaloir. Toutes ces circonstances, d'autres peut-être qui sont des secrets de l'âme ou du cœur, ont opéré un renouvellement par quoi l'ariste s'est découvert un citoyen. Et désormais le rêve fut pour Barrès, plus et mieux que la sœur de l'action — sa servante.

De ces deux manières opposées de Barrès, l'une relève uniquement de la sensibilité esthétique, tandis que la seconde s'inspire de la sensibilité morale. Dans le premier Barrès, maladivement replié sur lui-même, il y a, dans l'analyse, une pénétration d'une rare acuité, un frémissement intérieur d'une singulière puissance et l'apport dans la littérature d'une originale et délicate bimboloterie d'égère psychologique. Mais dans le second Barrès, quelle saine vigueur de pensée, quelle large ampleur de conception, quel relief net, et pourtant si imagé, du style ! On peut se complaire, comme au plus rare des jeux d'art, aux propos du nihiliste se disputant spécieusement avec son moi — mais ne convient-il pas, dans la hiérarchie des valeurs, de placer au-dessus du subtil manipulateur de quintessences, l'apôtre, messenger de la raison vêtue de lyrisme, et qui appela sa race, d'une voix décidée et pathétique, aux grands gestes de rénovation ? Une discipline égoïstement cultivée en soi vaudra-t-elle jamais une discipline généreusement enseignée aux autres ?

Il y a quelque redite à évoquer, à propos de Maurice Barrès, la grande ombre de Chateaubriand. Mais encore est-ce là la voie tout indiquée pour situer littérairement et moralement le grand écrivain qui nous donna à la fois *L'Ennemi des Lois* et *Les Déracinés*... Oui, l'enfant précocement attendri des bois de Combourg, le jeune chevalier en partance vers la con-

quête de voluptueuses chimères, le pèlerin sentimental des hauts lieux de l'humanité, le fastueux restaurateur des grandes traditions religieuses, le noble répondant de l'idéal d'honneur de son pays, et enfin le tenace mémorialiste qui voua les réserves dernières de son génie à tenter de donner à sa vie et à son œuvre une chimérique unité, — Chateaubriand — au

seuil de l'Éternité bienheureuse aura accueilli, comme le fils même de son génie de contradiction, le faible enfant de volupté intellectuelle et le grand apôtre bienfaisant que fut en même temps Maurice Barrès.

FIRMIN VAN DEN BOSCH.

Les idées et les faits

Chronique des Idées

Charles Loyson

Le fameux Charles Loyson, ex-Père Hyacinthe, sulpicien sorti, dominicain descendu, carme renégat, prêtre évadé a trouvé un historien digne de lui dans Albert Houtin, moderniste depuis longtemps sorti du sanctuaire, le confident de ses dernières années. Il lui a consacré deux volumes biographiques et en promet un troisième. Loisy n'a pas manqué l'occasion de célébrer Loyson dans *La Revue critique d'histoire et de littérature*. M. Ernest Seillères, de l'Institut, a taillé sa plume dans *Le Monde Nouveau*, pour étudier ce qu'il appelle un cas de catholicisme romantique.

Il y a quelque intérêt, pensons-nous, à évoquer ici l'étrange figure de ce revenant.

J'étais bien jeune encore quand résonna au pays liégeois le nom du Père Hyacinthe, je crois me souvenir qu'il vint prêcher à Liège un sermon de charité, en 1866, qui eut un immense retentissement. L'année d'après, il paraissait au III^{me} Congrès de Malines et sa réputation y balança celle des Dupanloup et des Félix, qui avaient illustré le Congrès de 1864, comme Montalembert avait été le grand orateur de la première Assemblée en 1863.

Mgr Darboy l'avait appelé en 1865, à la chaire de Notre-Dame à Paris, et il l'occupa pendant quatre années avec un éclat extraordinaire. On saluait en lui, mais avec une exagération manifeste, un second Lacordaire. Il avait bien quelque chose de sa vibration, mais ni sa haute élégance, ni surtout la puissante originalité de cet harmonieux génie. Plus d'audace que de force, plus de bruit surtout que de fruit. Une voix superbe, un peu sourde d'abord et voilée, mais qui, après s'être échauffée, s'envolait mélodieuse et claire jusqu'aux voûtes, une diction impeccable, à peine théâtrale, une gesticulation artistique mais trop étudiée. Il m'a été conté que, dans la demeure malinoise où il descendit pendant le Congrès de 1867, on s'étonnait de le voir répéter ses discours devant une haute glace. Sa parole d'ailleurs était une musique, les périodes savamment rythmées se balançaient en cadence, le style resplendissait d'images, l'allure générale du discours avait de l'ampleur et de l'autorité.

Les sujets traités étaient hardis et côtoyaient les abîmes : l'amour, le mariage, la virginité, le culte de la femme dans le plan divin, l'exaltation du progrès, la démocratie, la liberté, la réconciliation de l'Église et de l'esprit moderne : toute la lyre du libéralisme, toute la rhétorique sonore du romantisme politique et social. Les opposants du *Syllabus* se pâmaient d'admiration, un public très mêlé de croyants, d'artistes, de lettrés s'enivrait de cette éloquence capiteuse et troublante. On lui savait gré de mettre la magie de son verbe audacieux au service de l'esprit d'aventure et d'opposition, et ceux-là mêmes qui n'approuvaient pas pleinement tout ce qu'il disait l'applaudissaient de se poser en adversaire des *ultras*. Montalembert avait reporté sur lui sa tendresse pour Lacordaire, tandis que Louis Veuillot le tenait en défiance. D'autres sages auditeurs s'alarmaient de ces hardiesses et estimaient qu'il était près du fossé. Mgr de Montpellier, évêque de Liège, qui l'avait entendu à Notre-Dame, au retour d'un voyage à Rome, caractérisait sa manière amollissante, à son gré, et presque sensuelle, d'un mot cruellement réaliste. A lui aussi pouvait s'appliquer le vers spirituellement parodié de Henri de Latouche :

Même quand Loyson vole, on sent qu'il a des pattes !

Il m'a été raconté aussi que dans cette même demeure malinoise, où il fut hospitalisé en 1867, on se scandalisa de la mondanité de ce carme déchaux qui, poussant bien plus loin encore le culte de la propreté que sa mère spirituelle sainte Thérèse, réclamait tout un litre d'eau de Cologne pour parfumer son bain !

Le religieux d'ailleurs relâchait chaque jour davantage, note Sellères, dans son analyse de Houtin, les précautions d'ascèse que lui imposaient les règles monastiques. Depuis ses grands succès oratoires, ses supérieurs, flattés de la gloire qu'il faisait rejaillir sur leur Ordre, lui avaient lâché la bride sur le cou, il vivait à peu près à sa guise dans cette petite maison de Passy, qui était pour lui comme une maison bourgeoise, avec deux convers à son service. Il s'accoutuma à ne plus célébrer régulièrement la messe et à ne plus réciter le bréviaire, sous prétexte que la prière réglementée le rebute !

Cependant le diable avait mis sur son chemin Emilie Merriman ; il la rencontra en 1867 à Paris, il la retrouva en 1868 à Rome, où il prêchait l'Avent à Saint-Louis-des-Français. Elle y versa d'abondantes larmes et fut séduite par la poésie de son catholicisme à l'eau de rose. Ils revinrent ensemble à Paris, elle abjura le protestantisme dans ses mains, mais sans condamner la religion de ses ancêtres, regardée par elle comme simplement incomplète, sans jeter l'anathème aux doctrines non sanctionnées par l'Église ! Dans cette circonstance, le Père Hyacinthe prononça un étrange discours reproduit par le *Correspondant* du 25 août 1868 : entre autres belles choses il dit à la néophyte : « Vous n'avez jamais été hérétique. L'hérésie, c'est Satan, l'orgueil, la révolte, le schisme. C'est ce souffle tombé des narines de l'archange en courroux pour lui susciter d'après continuateurs. Vous êtes douce et humble de cœur... Vous étiez déjà catholique ! » C'était faire litière du dogme. Et l'orgueil, la révolte, le schisme, il allait lui-même les donner peu après en spectacle aux fidèles, sans courroux ni apreté, comme l'observe Seillères, mais avec une obstination invincible.

Le convertisseur fut converti en sens inverse par sa pénitente, il la fit passer au catholicisme, elle le réforma. Et bientôt, dans son journal intime le religieux ne rougira pas d'écrire cet épithalame sacrilège : « Mon âme est collée à la sienne ! Je connais maintenant l'amour dans sa forme la plus virgine et la plus religieuse, dans sa forme divine, éternelle ! »

Le nouveau Montan avait trouvé sa Piscielle, le nouveau Luther sa Catherine de Bosra. Il s'était offusqué d'avoir rencontré dans l'antichambre du Cardinal Antonelli un tableau qui représentait Vénus fustigeant Cupidon, il ne devait pas tarder à les réconcilier.

Le 19 septembre 1869, il jette le froc aux orties, car ses vœux le brûlaient comme la tunique de Nessus. Le mariage avec l'Américaine ne fut contracté dans le secret à Rome qu'en 1872 devant l'archevêque capucin Passavalli, un mystique interdit, et célébré publiquement à Londres par devant l'honorable Stanley, doyen de Westminster.

L'aigle de Notre-Dame dégringolé des cimes de l'éloquence retomba meurtri et déplumé, il n'était plus que « Monsieur Loyson ». Dieu lui accorda encore quarante-cinq ans de vie, il s'enfonça de plus en plus dans son obstination et mourut impénitent à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, en 1912. Impénitent ? C'est le secret de Dieu et nul ne sait ce qui se passe au seuil de l'éternité entre celui qui s'en va et Celui qui le juge. Ne pensions-nous pas tous que Renan le blasphémateur du Christ était mort dans l'impénitence, et voici qu'un renanien, M.

Pommier, nous révèle d'après des documents transmis par Madame Noémi-Renan, que les dernières heures du fameux auteur de la *Vie de Jésus* furent remplies d'une longue et incessante plainte : « Ayez pitié de moi, mon Dieu, ayez pitié de moi, j'ai pitié de moi-même ! »

* * *

Le malheureux apostat fut frappé d'un aveuglement incompréhensible. Il conçut la folle ambition de réformer l'Église à son image et, à travers toutes les tourmentes de sa vie agitée, à travers tous les déboires et toutes les humiliations, roulant d'échec en échec, se bécotant à tous les obstacles, il n'en poursuivit pas moins la réalisation de ses rêves insensés avec une énergie désespérée, par la parole et par la plume, avec une obstination irréductible, avec une indomptable ténacité. Il s'offrit aux vieux-catholiques allemands qui le rebutèrent parce qu'il était prêtre marié. En 1873, il se présenta aux suffrages des électeurs pour la cure de Genève, dans « l'Église catholique nationale » schismatique. Il fut élu, mais moins d'un an après, l'intrus dut se démettre de sa charge, abreuvé de dégoût, déclarant que cette Église n'était ni libérale en politique, ni catholique en religion.

Après cela, il entreprit une campagne de conférences à Londres, à Paris, où il n'obtint d'ailleurs qu'en 1877 l'autorisation de s'exhiber au Cirque d'hiver. Il ne rencontra que l'indifférence croissante du public qui le considérait comme un baladin. Mais aucun insuccès ne le découragea, aucune avanée ne lui crève le triple bandeau qu'il a sur les yeux, aucun sifflet ne le déconcerte, la gêne matérielle où il se débat ne le paralyse pas non plus, il finit par ouvrir une chapelle qu'il intitule pompeusement *Église gallicane*, d'abord rue Rochechouart, puis rue d'Arras, où il officie et péroré. Devant une poignée d'oisifs curieux, l'ancien orateur de Notre-Dame, qui garde la nostalgie de la chaire, préconise le rejet de l'infaillibilité pontificale et l'acceptation de sa propre infaillibilité, l'élection du clergé et des évêques par le peuple fidèle, la célébration des offices liturgiques dans la langue nationale, la liberté du mariage pour les prêtres, son dogme capital, la liberté de la confession. Il a beau déverser des flots d'éloquence, le public reste de glace ou se gausse de lui.

Clamat in deserto. A bout de ressources, pour continuer l'œuvre du gallicanisme loyssonien, il abandonna en 1893 la direction de son église à l'évêque janséniste d'Utrecht et l'année d'après rompit avec ses continuateurs. N'importe ! il vit dans son rêve et ne cesse de l'amplifier. Réformer le catholicisme en lui insufflant l'esprit du protestantisme ne suffit pas à son ambition. Ce qu'il médite, c'est l'unification de toutes les religions amalgamées dans une super-église humanitaire. Le dernier rêve qui le hante, c'est la réconciliation du catholicisme et de l'Islam, l'alliance religieuse de l'Évangile et du Coran. Il avait quatre-vingts ans quand il se réfugia dans le silence et tomba dans l'oubli. A sa mort, sur le désir qu'il en avait exprimé, des prières furent dites par des représentants des divers cultes dont il avait souhaité la réunion : ministres anglicans, arméniens, protestants, juifs, mahométans.

Ceux-là mêmes qui lui furent le plus sympathiques ne peuvent se défendre de constater la banqueroute de cette destinée. « On éprouve un peu d'embarras, écrit Treffel, à juger cette vie si longue, si diverse, si tourmentée. Il y a quelque tristesse à constater que de tant de dons naturels, d'une intelligence si haute et généreuse, d'une volonté si constante d'élargir la pensée religieuse, aucune œuvre positive ne subsiste, et peut-être, aucune conversion ; seulement quelques livres de circonstance et de combat et le souvenir d'une éloquence incomparable. »

Et Alfred Loisy lui-même, qui a rompu lui aussi avec l'Église et le sacerdoce, est forcé de mettre le doigt sur la plaie : « Une des grandes illusions, sinon la plus grande, que se soit jamais faite le Père Hyacinthe, a été de penser qu'il pourrait être actuellement compris, soit dans l'Église, soit même en dehors de l'Église. D'un prêtre qui se marie, le vulgaire, c'est-à-dire tout le monde, suppose toujours qu'il n'a quitté l'Église que pour cela... Il se trompa du tout au tout en s'imaginant qu'il pourrait se faire comprendre et qu'il inaugurerait, en se mariant, la réforme catholique... Sur cet article-là, ni le siècle, ni l'Église n'étaient préparés à entendre le nouveau prophète ! »

Grisé par les fumées de l'encens, égaré par le vertige de l'orgueil, il s'est évanoui dans ses pensées. Au lieu de pleurer sa chute, il l'a dressée en modèle, érigée en principe. Il n'a pas compris que le célibat du prêtre, parure et armure tout à la fois, fait sa grandeur et sa force,

lui conquiert la confiance et le crédit. Il n'a connu ni le Christ, ni l'Évangile, ni l'Église. Il oublia même une fable où il aurait pu lire :

— *Votre avis est fort bon, dit quelqu'un de la troupe ;
Mais tournez-vous, de grâce, et l'on vous répondra.
A ces mots il se fit une telle huée
Que le pauvre écourté ne put être entendu.*

J. SCHYRGENS.

Enquête sur le nationalisme

J'ai laissé s'accumuler les documents de l'enquête, sans trouver le temps de les signaler à nos lecteurs et de les commenter. Je m'en accuse auprès de ceux que ces longues et lentes analyses peuvent intéresser.

Tout n'est pas désavantage dans ce retard. Il en va pour les discussions d'idées comme pour les paysages.

L'éloignement agrandit les perspectives, efface les détails insignifiants, met en relief les grandes lignes.

Je vois mieux qu'au début, se dessiner des points fermes qu'on peut considérer comme acquis.

Il y a unanimité pour condamner l'impérialisme, ce qu'on a aussi appelé le nationalisme païen. La chose est tellement simple, tellement évidente pour des catholiques qu'elle mérite à peine d'être discutée. La plupart des « enquêtes » ne la discutent pas. Un catholique sincère n'admettra jamais, ni en fait ni en droit, que la patrie soit au-dessus de tout. Ce serait tomber dans l'hérésie. Le danger, au contraire, existe pour les pays protestants ou hétérodoxes. Dans ces pays le divin et le national sont si enchevêtrés, l'autorité doctrinale de l'Église si faible, que les intérêts nationaux prennent facilement l'aspect de dogmes.

L'Allemagne est tombée en plein dans ce danger. C'est ce que rappelle, en une formule concise et profonde, le prince Vladimir Ghika :

« Le type de ce nationalisme, le seul absolument irrecevable a été donné par la pensée allemande qui a préparé et mené la guerre...
Il professe une doctrine cohérente philosophique, morale, théologique et mystique, où l'immanence et la concentration du divin s'opèrent dans l'unité nationale pour réaliser en ce monde de façon concrète l'œuvre quasi panthéiste de sa mission... Si quelque chose de cette hérésie a pu s'infiltrer jusque chez les catholiques allemands et les infecter, le fait est dû aux enseignements modernistes et à des circonstances qui relèvent de la pathologie grégaire. Un catholique romain ne peut y accéder, même de loin. »

L'Angleterre ne s'est jamais livrée à des débauches intellectuelles analogues à celles de la philosophie et de la politique allemandes. Son impérialisme pourtant, si froid, si dur, presque candide à force de sincérité, se teinte volontiers de religion. L'anglicanisme, pour beaucoup d'Anglais, n'est rien d'autre que le reflet religieux de la force nationale.

Mais, en somme, ce n'est pas cela qui s'agit au fond de cette vaste enquête. Ni Bernoville, ni Vaussart n'auraient pris la peine de mobiliser tant de philosophes, de théologiens, de juristes, d'historiens, etc., pour s'entendre dire au long et au large que Dieu est au-dessus du prince et l'Église plus large que l'Etat et supérieure à lui. C'est l'A.B.C. du catéchisme cela.

Eh non ! Il s'agissait de savoir ce que vaut ce nationalisme politique qui prétend se distinguer du patriotisme sans pourtant excéder formellement les bornes de la patrie.

Ce n'est pas le patriotisme vague et diffus qui sommeille au fond de tout cœur bien né. C'est un patriotisme conscient qui prend l'intérêt national pour norme *relativement* suprême et juge toutes les mesures de politique intérieure ou extérieure d'après ce critère.

C'est un patriotisme alarmé, qui, à tort ou à raison, s'imagine que la patrie est menacée de dissolution, par l'influence conjuguée de mauvaises doctrines politiques, de mauvais gouvernements, de manœuvres, scélérates, de mauvais citoyens. Il pousse un cri d'alarme, il propose des doctrines, il groupe des partisans, il agite un drapeau. C'est, en somme, le nationalisme tel que l'a si bien défini le R. P. de la Brière.

Dans toute cette discussion qui est un peu longue, souvent confuse,

je demande à la demi-douzaine de lecteurs que la chose intéresse vraiment, de se reporter à cette lumineuse déposition du savant Jésuite.

Eh bien, ce nationalisme d'où vient-il ? Quelles en sont les causes ? N'est-il pas condamnable par l'Église, comme une nouvelle hérésie subtile et pernicieuse ?

J'ai l'impression que, sans que ses auteurs l'aient cherché, l'enquête tourne nettement à l'apologie de ce nationalisme.

La religion n'y semble pas directement intéressée.

C'est, comme le dit excellemment le prince Ghika, « une théorie » que l'on peut discuter et juger défectueuse, voire fausse, mais qui » ne relève qu'indirectement des jugements de l'Église, encore moins » de ses condamnations ; cette théorie est, pour l'Église, à peu près » sur le même pied que le monométallisme, le libre-échange, la question » des formes de gouvernement ».

S'il en est ainsi, et je souscris pour ma part à ce jugement, il est inutile d'introduire l'Église dans le débat. Il suffit de faire appel à la raison, à la raison politique surtout, pour voir si le nationalisme ainsi défini se justifie par son opportunité et sa bienfaisance.

J'ai dit que l'enquête tournait à l'apologie de cette variété de nationalisme, et je vais en donner quelques preuves, en me basant sur les réponses de MM. Terlinden, Baumann, de Reynold, Melot, Ghika.

Déposition de M. Terlinden

La déposition de M. Terlinden est remarquable par sa netteté et sa précision. Elle est importante par l'autorité et la compétence de son auteur. Dans les enquêtes du genre de celle que nous analysons, les témoignages se présentent plus qu'ils ne se comptent.

M. Terlinden est historien. Il a vu à travers l'histoire se dérouler les conflits suscités par les éternelles passions d'une nature humaine qui ne change guère avec les temps, les climats et les latitudes. Il a été mêlé de près à des tractations politiques d'une importance capitale pour l'avenir des nations. Il a pu vérifier *in anima vili* (qu'on me pardonne cette satire) que les grandes lois de l'histoire valent aujourd'hui comme elles valaient autrefois. Écoutez donc la leçon qu'il nous donne :

Selon lui, entre le patriotisme et le nationalisme il n'existe aucune différence essentielle. Seulement, le patriotisme d'avant-guerre était un patriotisme inconscient. Il était assoupi, languissant, surtout mal organisé pour résister à l'action délétère des partis plus préoccupés de leurs intérêts particuliers que des dangers que l'impréparation militaire faisait courir à la patrie (1).

La guerre lui a rendu sa force et l'a transformé en nationalisme (1).

M. Terlinden note, avec autant de finesse que de vigueur, quelques-unes des causes qui ont contribué à cette transformation. Ici sa compétence, comme on s'en apercevra aussitôt, est particulièrement appréciable.

« Lorsque, après avoir failli perdre la guerre, les démocraties occidentales doivent régler les problèmes de la paix, l'incompétence de leurs gouvernements se montra tout aussi flagrante. La diplomatie de métier considérée comme un legs inutile du régime monarchique, fut systématiquement écartée de toute part active aux négociations » les plus importantes qu'ait connues l'histoire du monde. Les politiciens issus du suffrage universel inorganique eurent seuls la parole » et, dans beaucoup de pays, ce furent des considérations de partis, qui dictèrent uniquement la désignation des plénipotentiaires. Nous » avons vu le triste résultat de ces improvisations d'amateurs, aussi ignorants des principes de la haute politique internationale que de la procédure à suivre pour mener des négociations à bonne fin.

» Aussi l'opinion, maintes fois exprimée, que si la guerre a été gagnée malgré les politiciens, la paix a été perdue par leur faute, s'est répandue dans tous les milieux.

» ... Devant la carence du parlementarisme, l'élite a compris qu'il

(1) On sait que dans tous les pays, principalement en France et sauf en Allemagne, les gouvernements n'avaient ni prévu, ni préparé la guerre. On sait aussi le rôle joué à ce point de vue par tous les partis socialistes, l'Allemagne encore une fois exceptée. On peut consulter sur ce point la brochure du socialiste Andler : *Sur le socialisme impérialiste allemand*.

» important de réagir contre l'action néfaste des coteries et des partis » et que les grands problèmes devaient être étudiés et résolus, non » plus en fonction des intérêts particuliers d'un groupe, mais en s'inspirant des nécessités supérieures de la vie nationale.

» C'est ainsi que l'on a vu naître et se développer dans les pays » qui avaient le plus souffert des exagérations et de l'incompétence » du régime démocratique, une opinion nationaliste se proposant de » réagir contre les abus de l'électoratisme, générateur de la plus » basses émagogie, et de distendre l'armature trop étroite des anciens » partis. »

La réaction a été plus ou moins vive selon les pays, parce que la maladie était plus ou moins forte. Certaines nations comme l'Italie, à laquelle il faudrait ajouter aujourd'hui l'Espagne, ont réagi violemment, parce que le danger de sombrer dans l'anarchie était plus pressant.

On peut, dit M. Terlinden, tirer de cette expérience italienne, sinon des exemples à suivre, tout au moins des leçons à méditer.

Après un bref mais excellent résumé de notre histoire nationale, l'auteur termine par des paroles auxquelles il me semble que tous les catholiques peuvent applaudir sans restriction ni arrière-pensée :

« Ramené à ses véritables proportions, le nationalisme ne tend » qu'à assurer à un pays l'ordre et la paix à l'intérieur, par le bon » fonctionnement d'institutions appropriées au génie et aux besoins » de la nation, et le respect de ses droits et de ses légitimes intérêts à » l'extérieur. S'il veut organiser les forces de la patrie pour leur donner » le maximum de rendement dans tous les domaines de l'activité » productrice, il répudie cependant toute velléité à l'égard des autres » peuples et tout rêve mégalomane. Il ne viole aucune loi morale ; » il ne s'insurge pas contre la suprême autorité religieuse et ne compte » pas rétablir, à son profit, un nouveau système de Césaropapisme. » Il sait que, pour faire régner en ce monde la vertu de justice, il faut » qu'y règnent, en même temps, les vertus de force et de tempérance. » Nous ne voyons pas ce qui pourrait empêcher les catholiques les » plus respectueux de l'autorité de l'Église d'adhérer aux idées nationalistes qui, tant qu'elles restent dans les limites tracées par la » raison et par le sens des possibilités, ne sont qu'une forme agissante » de l'esprit patriotique ».

Donc, M. Terlinden voit dans le nationalisme une réaction du patriotisme alarmé contre l'abandon par les politiciens de carrière de la défense des intérêts nationaux.

C'est la même idée, mise sous une autre forme, qu'exprime Emile Baumann, l'éminent auteur de beaux romans catholiques.

M. Baumann n'a pas la prétention de discuter longuement et pesamment du nationalisme. Il donne son opinion, voilà tout, parce qu'on la lui demande. Il n'invoque ni l'histoire, ni la philosophie, ni la religion, ni rien du tout. Il dit ce qu'il pense en toute simplicité : un romancier, d'ailleurs, n'est pas nécessairement plus désigné qu'un ingénieur ou un chimiste pour résoudre de pareils problèmes.

Mais je me hâte de dire que M. Baumann n'est pas un romancier ordinaire. C'est un penseur parfois un peu rude ; c'est un mystique, mais de la bonne espèce, qui nourrit le feu intérieur qui l'échauffe, aux purs foyers de l'orthodoxie catholique.

Les raisons qu'il donne nous sont déjà connues. Elles complètent sur un point celles que M. Terlinden nous présentait à l'instant, et elles répondent parfaitement à cette question souvent formulée : Pourquoi le nationalisme et pas le patriotisme tout court ?

Réponse de M. Émile Baumann

« Pourquoi l'idée nationaliste tend-elle à supprimer le simple patriotisme ? N'en cherchons pas seulement la cause dans les appétits individualistes issus de la Révolution. Le nationalisme proteste contre les forces internationalistes. Celles-ci prétendent opprimer, anéantir l'indépendance des peuples au profit d'une fausse unité. Contre la tyrannie d'un travail destructeur, légitimement, les peuples ou plutôt les citoyens vigilants de chaque pays s'insurgent.

» Ensuite la puissance ambitieuse de quelques nations menace la vie des moins fortes. Les peuples faibles ou déclinants sentent suspendue sur eux une possibilité de catastrophe. C'est pourquoi leur patriotisme inquiet s'aiguise en nationalisme. Un vieux pays,

» comme la France, est plus qu'un autre divisé par l'internationalisme.
 » Il sent en lui des germes de mort multiples ; il a des voisins terribles ;
 » il sent, d'autre part, que sa mission n'est pas finie. *Être nationaliste,*
 » *l'être selon de justes limites, en subordonnant la grandeur particulière*
 » *de son pays au bien commun de la chrétienté, de la civilisation, c'est*
 » *pour nous mieux qu'un droit.* Il serait difficile de ne pas l'être, à
 » moins d'avoir perdu l'intelligence des nécessités immédiates, de
 » méconnaître la sainte justice des rapports qui joignent chacune de
 » nos vies aux destinées d'une nation. »

La conclusion à tirer de ces témoignages est bien claire. Devant les forces intérieures et extérieures qui s'acharnent à détruire les patries, le simple patriotisme, naïf et confiant ne suffit plus. Il faut un patriotisme conscient, aiguïlé, organisé et c'est le nationalisme. Il est, dans l'ordre politique, le pendant du syndicalisme dans l'ordre social, des ligues des familles nombreuses, de la natalité dans l'ordre familial. La profession, la famille, la nation sont battues en brèche par les idées, les mœurs et les institutions. Il faut se constituer en formations de luttes, pour voler à leur secours, alors qu'autrefois elles se soutenaient elles-mêmes par les forces intérieures sans cesse renaissantes, si saines, si naturelles que personne ne songeait à les défendre, parce que personne ne songeait à les attaquer.

FERNAND DESCHAMPS.



FRANCE

L'amour du peuple

A titre documentaire, ce remarquable passage de la déposition de Ch. Maurras dans un procès politique qui vient de se juger à Paris :

Messieurs, quoi qu'il arrive, je suis prêt à tout, quant à moi et je fais bon marché de ce qui tient à ma personne, mais il y a quelque chose à quoi je ne laisserai pas toucher, c'est l'honneur de mes idées. La balfe de l'assassin m'aurait été indifférente : il ne peut m'être indifférent qu'il dénature mes idées. Je tiens à protester devant vous contre la réputation qu'il essaie de nous faire d'être les ennemis du prolétariat. Après les problèmes nationaux, ce qui m'a le plus occupé depuis trente ans, ce sont les problèmes sociaux relatifs à la vie du prolétariat.

Le maître que j'ai suivi dans cette étude est une des plus fortes têtes philosophiques de la France et du monde. C'est Auguste Comte. Vous le savez, ce n'était pas un capucin. Son principe fondamental était contenu dans la formule : « *Reorganiser sans Dieu ni Roi* ». Voilà mon point de départ. C'est lui qui m'a montré, seul remède à la grande misère de l'ouvrier, la nécessité d'incorporer le prolétariat à la société. L'ouvrier moderne est réduit à la condition de nomade sans point fixe, sans garantie d'avenir, sans propriété permanente. Le problème est de donner enfin à ce prolétaire un statut stable, construisant et enracinant un véritable foyer, ainsi de le faire accéder à une sorte de bourgeoisie ouvrière qui continuât la bourgeoisie marchande et industrielle et qui le fit participer aux douceurs et aux forces du sentiment de la patrie.

J'ai étudié les médications révolutionnaires mises en avant depuis cinq quarts de siècle, mais toutes aggravaient le mal. Je n'ai vu de directions pratiques et claires que dans les doctrines contre-révolutionnaires des Rois de France et des Papes de Rome. Là, en effet, au lieu d'entre-choquer les hommes, on mettait d'accord, on coordonnait leurs fonctions. Ces fonctions pouvaient être exercées par des Grands ou par des petits : tous, contribuant à l'œuvre, à la production, devaient être classés par rapport à cette œuvre, à cette production et non à leur état personnel. Du plus humble au plus puissant, du plus pauvre au plus riche, il existe une continuité d'intérêt, une communauté de destination, si profonde et si générale, que les oppositions d'intérêts secondaires (sans s'évanouir certes) doivent et peuvent s'y subordonner. Un ouvrier du fer croit avoir intérêt à toucher le plus gros salaire possible, un patron du fer croit avoir intérêt à donner le moindre salaire possible, mais l'un et l'autre ont un intérêt supérieur et vital à ce qu'il y ait une industrie du fer, et prospère. A la lutte des classes, cultivée dans toutes les théories révolutionnaires, une sage doctrine substitue donc, non pas même l'entente des classes, mais le reclassement des producteurs dans l'intérêt de la production et dans leur intérêt. Le classement social des révolutionnaires a été comparé à celui des degrés de latitude sur une carte : il est horizontal et comporte

une superposition de groupes humains étrangers les uns aux autres, s'opprimant les uns aux autres, et tendant à se remplacer. Le classement des sociétés ordonnées rappelle au contraire ce que figurent sur la même carte les fuseaux de la longitude : il est vertical, plonge dans les profondeurs populaires et entretient des relations de coopération et de concours entre les producteurs, à tous les degrés de l'échelle.

Il vous paraîtra innocent de tendre ainsi à la suppression de la guerre de classes. Eh bien ! cela ne peut paraître innocent à tout le monde. Un tel projet, surtout s'il tend à réussir, menace de très près une industrie qui est encore assez florissante. C'est l'industrie politique. Vous savez comme elle procède. Tous ces messieurs, arrivés par l'extrême gauche, excitent le peuple de prolétaires, lui prêchent la grève générale et la révolution, l'exhortent à prendre des piques et des sabres ou à planter le drapeau dans le fumier, puis, peu à peu, au fur et à mesure qu'eux-mêmes s'élèvent, ils se rapprochent des patrons et des capitalistes, des conseils d'administration et des conseils des ministres. Ces anarchistes arrivés deviennent rapidement, comme disait l'un d'eux, les premiers des flics, et font tirer tranquillement sur le brave peuple qui a servi de marchepied ! Telle est aujourd'hui la grande machine à exploiter le prolétariat en vue d'en retirer des mandats, puis des portefeuilles. Mais elle ne fonctionne que si la masse populaire est gardée distincte du reste de la nation et si elle demeure à cet état mouvant, flottant, nomade, dont nous parlions tout à l'heure, de manière à pouvoir être poussée en bloc contre la classe patronale et la classe bourgeoise. Supposez l'incorporation du prolétariat, ces beaux profits tombent à l'eau. C'est pourquoi ceux qui vivent de l'industrie politique nous en veulent tant ! C'est pourquoi, depuis que nous existons, ils dirigent sur nous tous leurs coups. Pendant la guerre, les attaques du *Bonnet rouge* contre l'*Action Française*, les petites émeutes lancées contre nos permanences au printemps de 1917 étaient inspirées par l'intérêt des politiciens révolutionnaires presque autant que par l'intérêt allemand. Déjà, la tactique était de nous représenter, contre tout bon sens, en ennemis du prolétariat. Après la guerre, cette tactique s'est accentuée. Nous empêchions les bonnes affaires des politiciens de reprendre et de prospérer. Nous leur opposions constamment l'intérêt national, l'intérêt social et le véritable intérêt prolétarien. Ils désespéraient de nous réduire par l'argent. Notre intégrité est connue. En rase campagne, dans la bataille de la rue, nous apparaissions les plus forts. Quant à nous discuter ? On aime mieux nous insulter. Mais l'insulte ne va pas loin. Dans leur désespoir, ces pauvres industriels politiciens tentent de nous décourager à coups d'assassinats anarcho-policiers. Ils y perdent leur temps, leurs forces, leurs crimes. Rien de cela ne nous fait peur. Nous n'avons peur que d'une chose, c'est d'une fausse image donnée de nos idées. Mais, nous avons le moyen de rétablir la vraie. Je retiens quelques mots de la calomnie de l'assassin, et j'en ajoute quelques autres : non, nous ne sommes pas les ennemis du prolétariat, mais nous avons pour ennemis, ennemis acharnés, ceux qui exploitent les prolétaires dans un intérêt de carrière et de parti. A dénoncer, à démasquer cette industrie et ses industriels, on peut évidemment attraper plus d'un mauvais coup. Mais qui y laissera sa peau sera heureux et fier d'avoir bien mérité non seulement de la patrie, mais de la civilisation et de l'humanité.



On s'abonne

à

La revue catholique
des idées et des faits

Un an 25 francs ; six mois 15 francs

Numéro spécimen sur demande

38, Boulevard Botanique, Bruxelles

Etablissements Fr. CEUTERICK, rue Vital Decoster, 60, Louvain.

madair
is : 15 frs.
centimes

Caisse générale de Reports et de Dépôts

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGE SOCIAL :

BRUXELLES, 11, RUE DES COLONIES, 11

Capital : 20.000.000 Réserves : 22.000.000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE :

Comptes de Chèques et de Quinzaine.

Dépôts de Titres et de Valeurs.

Lettres de Crédit.

Prêts sur Titres.

Coffres-Forts.

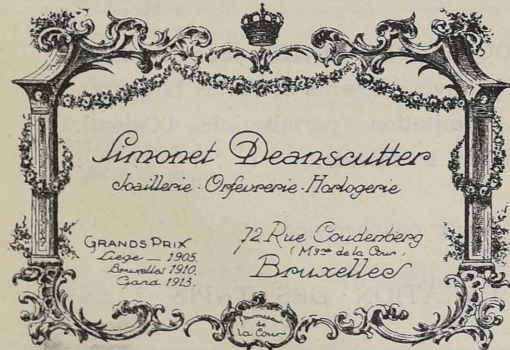
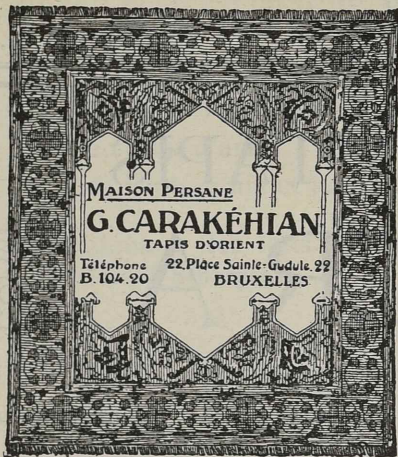
BUREAUX DE QUARTIER :

Bureau A : Place Bara, 14, Cureghem

Bureau B : Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles

Bureau C : Place Saintelette, 26, Molenbeek

Bureau D : Rue de Tongres, 60-62.



L'ESCAUT

COMPAGNIE D'ASSURANCES MARITIM

CONTRE

**l'Incendie et
les accidents
de toute natu**

FONDÉE A ANVERS EN 1821

AU CAPITAL DE 4,200,000 Francs

Agences dans tout le pays

SIÈGE SOCIAL A ANVERS

10, rue de la Bourse, 10

Directeur : N. DIERCXSENS

A la Grande Fabrique

E. Esders

26, rue de la Vierge Noire. 26

Bruxelles

Maison fondée en 1877

Téléphone 3003

Diplôme d'honneur à l'Exposition de Bruxelles en 1910

Vêtements pour hommes, dames et enfants

Livrées et uniformes. Vêtements de sports et voyages.
Lingerie. Bonnetterie. Chapellerie. Ganterie. Chaussures.
Cannes. Parapluies. Fourrures. Modes.

» comme la
 » Il sent en
 » il sent, d'**COLAT**
 » l'être selon
 » de son parlat
 » pour nou
 » moins d'**IC**
 » méconn
 » nos vic

La c
 forces
 le sir
 tisme
 l'ordre p
 ligues de
 La profes
 idées, les
 de luttes
 naient elles
 si saines, si
 que person



CANVERS
 LA GRANDE
 ARQUE BELGE

La Voix de son Maître

La marque qui se trouve sur tous nos Gramophones et Disques.

C'est le symbole de la suprématie

Demandez nos Catalogues et l'adresse du revendeur le plus proche

C^{ie} française du Gramophone
 BRUXELLES
 171, Boul. Maurice Lemonnier
 65, rue de l'Écuyer
 42, Place de Meir. — Aners

Etes vous ciré au
"NUGGET"
 ce matin ?

VAN CAMPENHOUT Frères et Sœur

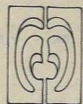
MAISON FONDÉE EN 1873

-: **François VAN NES** Successeur :-
 13, RUE DE LA COLLINE, BRUXELLES TÉL. : 227.64

TYPOGRAPHIE — LITHOGRAPHIE — PAPETERIE — MAROQUINERIE
 FABRIQUE DE REGISTRES — COPIE-LETTRES
 CHAPELETS — ARTICLES DE BUREAU — LIVRES DE PRIÈRES

Usine électrique : 36, RUE VANDERSTRAETEN

LA MAISON DU TAPIS



BENEZRA



Rue de l'Écuyer, 41-43, BRUXELLES

TÉLÉPHONE 271.15



TAPIS D'ORIENT, anciens et modernes. MOQUETTES UNIES tous les tons.
 TAPIS D'ESCALIERS et D'APPARTEMENTS (divers dessins et toutes largeurs).
 CARPETTES DES FLANDRES et autres (imitation parfaite de l'Orient).
 : : : : TAPIS D'AVIGNON unis et à dessins. : : : :

Les prix défient à qualité égale toute concurrence

ATELIER SPÉCIAL POUR LA RÉPARATION DES TAPIS